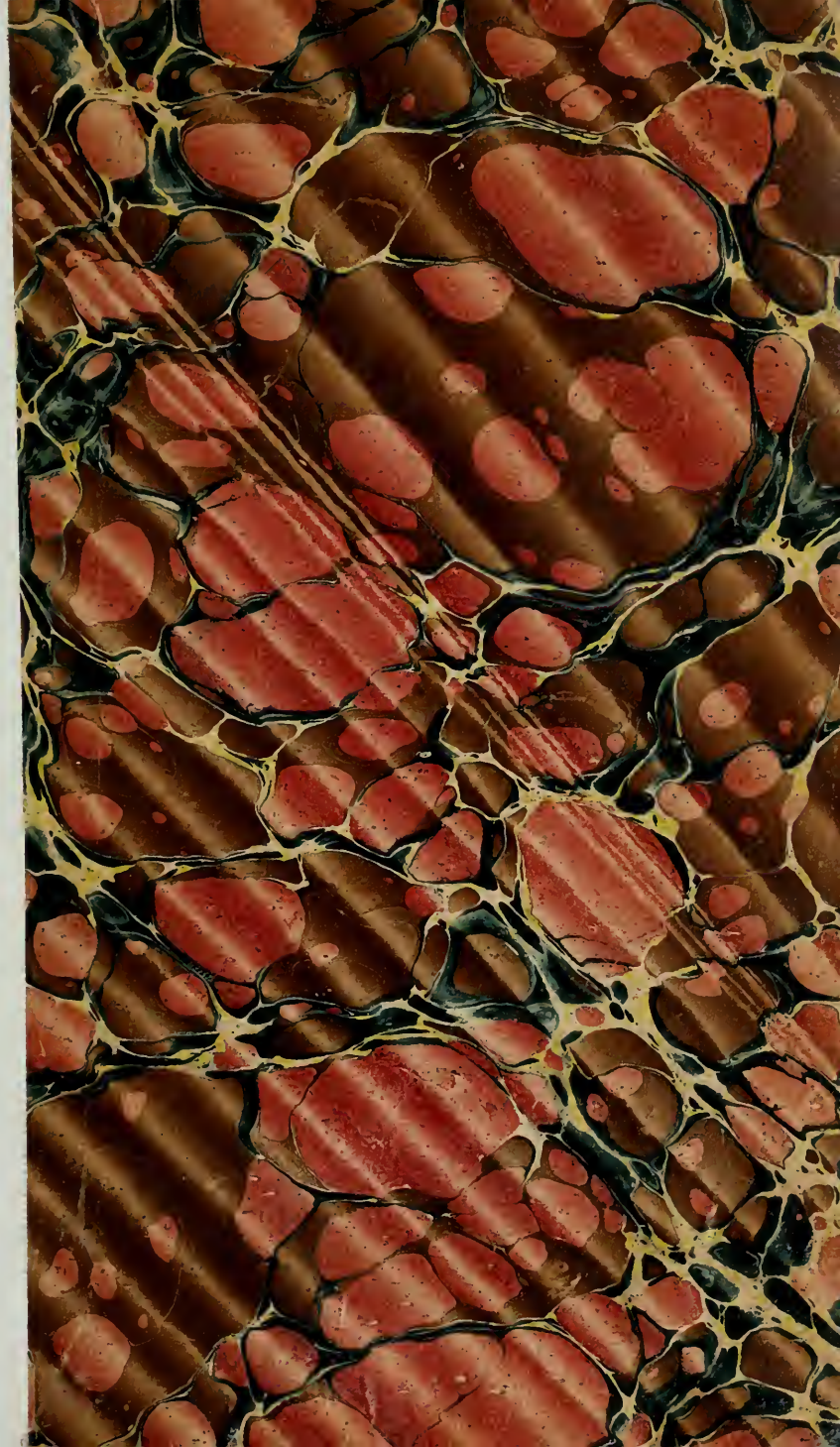
MUSIC - UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 07918818 1

Robert & Lepage, Imp., Douai



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/recueildecouplet00pari

2086

RECUEIL
de
COUPLETS
CHANTÉS
par les Anciens Elèves
du Collége de Justice
(INSTITUTION RUINET),

A leurs Réunions annuelles

Dédié à M. Ruinet.

PARIS,

IMPRIMERIE DE A. GUYOT,

RUE MIGNON, N° 2.

1825.

M
1962
R33

Première Réunion.*

1821.

COUPLETS

Lythographiés sur la dernière pierre du Collége de Justice.

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

A MI-CÔTE du mont fameux
Digne émule des sept collines,
S'élevait un asile heureux
Long-temps cher au Muses latines.
Là, sur nos cœurs fondant ses droits,
Indulgente au talent novice,
L'Amitié nous donnait des lois
Sous les regards de la *Justice*.

* Ces réunions, qui ont lieu chaque année au mois de novembre, sont présidées par M. Ruinet, chef de l'Institution, qui est resté l'ami de tous ses anciens disciples.

Les bâtimens du Collége de Justice ont été démolis; et l'emplacement sur lequel il était situé fait aujourd'hui partie du Lycée Saint-Louis.

Ils ne sont plus ces jours chéris
De notre studieuse enfance;
Un fier voisin les a conquis,
Ils ont augmenté sa puissance :
Vous avez de pareils destins
États, au bord du précipice,
Bien attaqués par vos voisins,
Mal défendus par la justice.

Que dis-je? ils revivront toujours
Dans notre mémoire fidèle;
Nos jeux ont repeuplé ces cours
Qu'ombrage la double tourelle;
Amis, qu'un souvenir si doux
Long-temps encor nous réunisse,
Et dans ces lieux revenons tous
Boire au Collége de Justice.

Hau de Champlouis.

SOUVENIRS DE COLLÉGE.

AIR : Vive la lythographie.

Camarades de collége,
C'est donc vous que je revois!
Ce réfectoire où je siége
Est-il celui d'autrefois?
Voilà bien tous les amis
Que j'y trouvais réunis :
Mais que les uns sont grandis,
Et les autres arrondis!
Jadis ils étaient imberbes,
Mais aujourd'hui je leur voi
Favoris, barbes superbes....
Je ne parle pas pour moi.
Mon cœur ému reconnaît
Notre ancien chef de banquet;
Mais je cherche en vain céans
Tous ces brocs, à larges flancs,
Où la nymphe de la Seine,
Prenant toujours le dessus,
Par pitié, laissait à peine
Un petit coin à Bacchus.
Non, messieurs, non, ce n'est pas
L'ancien lieu de nos repas;

Comment confondre Grignon
Avec certain marmiton?
Mais, chers amis, faisons lire
Ici, par quelque garçon,
L'Histoire du Bas-Empire,
Pour nous faire illusion.

Du collége l'heureux temps
Ne peut renaître céans;
Mais faisons-le revenir
Par quelque gai souvenir.

Vous souvient-il de Victoire
Qui nous servait aux repas,
Cette Hébé du réfectoire,
Aux protubérans appas?
Comme chacun les lorgnait!
Parfois même on y touchait:
Mes bons amis, c'est qu'alors
Nous avions le diable au corps.
Vous souvient-il bien encore
Du passe-partout fameux,
Dont le cliquetis sonore
Nous poursuivait en tous lieux?
Vous rappelez-vous aussi
Ce *Pion*, défunt Dieu merci,
Mais n'en disons pas de mal,
Je crains.... l'ombre de Poral! *

* Je le croyais mort, mais, pour le malheur d'une nouvelle génération d'écoliers, M. Poral vit encore !!!

Et ce chapeau dont les cornes,
Dès qu'elles se faisaient voir,
Nous rappelaient dans les bornes,
Et de l'ordre et du devoir!
Tel, pour la forme et l'effet,
Ce fier castor qui guidait
Jadis nos braves soldats,
A de trop fréquens combats.

Honneur d'une double scène,
Salut, jeune lauréat
Que Thalie et Melpomène
Ont couvert de tant d'éclat!

Bientôt un nouveau laurier
Sur sa tête va briller;
L'Odéon, l'an dernier, dut
A ses *Vêpres* son *salut;*
De prendre plus haute place
Le public le défia;
Il parie, et du Parnasse
Pour lui le Dieu *Paria.* *
Pour sa grande ovation,
Rendez-vous à l'Odéon!
Des amis doivent toujours
Se prêter aide et secours.

* Au moment où j'ai fait cette chanson, on ne disait encore qu'avec quelque mystère, le titre de la tragédie de Casimir: c'est pour nommer son héros en public, que j'ai eu recours à ce mauvais calembourg.

Mentor de notre jeunesse,
Excellent maître, en ce jour,
Près de toi chacun se presse
Pour te prouver son amour :
Au banquet de tes enfans
Viens présider tous les ans !

Et vous, anciens compagnons
De plaisirs et de *pensons* *,
Jurons, sur maintes rasades,
Nous tous qu'unirent les bancs,
D'être toujours camarades
Malgré les lieux et les temps !

De Belle.

* J'ai écrit le mot *pensum* comme on le prononce, c'est une innovation, mais la rime le voulait : si des grands hommes se sont fait une ortographe particulière, les petits peuvent bien prendre quelques licences.

CHANSON A BOIRE.

AIR : Elle aime à rire, elle aime à boire.

Aux dieux du rire et de la treille,
Amis, consacrons ce beau jour,
Et que s'il est en ce séjour
De vrais amis de la bouteille,
Ils puissent de chacun de vous
Dire, en proclamant votre gloire :
Il aime à rire, il aime à boire,
Il aime à chanter comme nous.

Voyez ce savant respectable
Qui veilla sur nos jeunes ans;
Pour revoir ses heureux enfans
Il vient s'asseoir à cette table :
Il partage aujourd'hui nos goûts,
Rien ne manque plus à sa gloire :
Il aime à rire, il aime à boire,
Il aime à chanter comme nous.

Voyez ce modeste poëte,
Le laurier couronne son front;
Déjà célèbre au double mont,
Plus d'un triomphe encor s'apprête :

Eh bien! pour ce nectar si doux,
Il néglige un moment la gloire:
Il aime à rire, il aime à boire,
Il aime à chanter comme nous.

Voyez tant de joyeux confrères,
Oubliant Barême et Cujas,
Pour ne songer qu'aux doux combats
Qui se livrent à coups de verres;
Chacun d'eux, redoublant ses coups,
Mérite qu'on chante à sa gloire :
Il aime à rire, il aime à boire,
Il aime à chanter comme nous.

Voyez.... mais ici je m'arrête,
Car l'ennui s'approche à grand pas :
Amis, si vous blâmez tout bas
L'auteur de cette chansonnette,
Pour modérer votre courroux
Songez à son titre de gloire :
Il aime à rire, il aime à boire,
Il aime à chanter comme vous

Colliez aîné.

Deuxième Réunion.

1822.

COMME AUTREFOIS.

AIR : Oui, depuis qu'existe le monde (*de la Somnambule*).

Chers camarades de collége,
Vous souvient-il de nos banquets
Dont, par un rare privilége,
La faim, seule, apprêtait les mets?
Le plaisir d'être tous ensemble
Animait nos cœurs et nos voix;
Quand le même but nous rassemble
Soyons encor comme autrefois.

Au temps heureux de notre enfance,
Liés d'une douce amitié,
Revers, succès, crainte, espérance,
Entre nous étaient de moitié;
Aujourd'hui que l'âge commence
A réclamer sur nous ses droits,
Pour les amis de notre enfance
Soyons encor comme autrefois.

Dans notre ancien temps, la Folie
Nous délassait de nos travaux,

Et la Politique ennemie
Ne troublait pas notre repos.
Malgré des sentimens contraires,
De l'amitié suivant les lois,
Nous n'en vivions pas moins en frères,
Soyons encor comme autrefois.

Jadis un guide aimable et tendre
De nos premiers ans fut l'appui,
Et sa bonté savait nous rendre
L'amour que nous avions pour lui;
Sur nos sentimens le temps même
N'eut et n'aura jamais de droits:
Comme autrefois son cœur nous aime,
Nos cœurs l'aiment comme autrefois.

Quel tableau m'offre cette salle!
Ceux qu'autrefois j'ai tant chéris,
Après un trop long intervalle,
Près de moi sont tous réunis:
Quelque part que ma voix s'adresse
Un ami répond à ma voix,
Et je me dis avec ivresse:
Tout est encor comme autrefois.

L. Mayet Cérengy.

LE COLLÉGE.

AIR : Suzon sortait de son village.

Amis, on a cessé de boire,
Le bruit des plats est appaisé;
Rappelons à notre mémoire
Un temps heureux trop tôt passé :
Quel vrai plaisir
De ressaisir
Quelques débris des jours de notre enfance !
Vive puissance
Du souvenir
Viens, chaque année, ici nous rajeunir !
Douce ivresse, heureux privilége,
Vous venez plus lents, à mon gré,
Que jadis l'instant désiré
D'un congé de collége.

Ailleurs, chimère politique,
Ici, douce réalité,
Notre écolière république
Devra tout à l'égalité;
Sa sainte loi
Veut qu'un doux *toi*
Remplace, ici, le froid *vous*, qui nous blesse;

Rangs et richesse,
Habits de cour,
Dans l'antichambre attendez votre tour.
Chez nous, on entre sans cortége;
Au banquet de fraternité
On n'est admis par l'amitié
Qu'en habit de collége.

Amis, vous avez souvenance
Qu'à nos triomphes d'écoliers
Des bravos la triple cadence
Frappait la voûte du quartier :
Ce souvenir,
Cher Casimir,
Plus qu'à tout autre a le droit de te plaire :
Quand le parterre,
Par ses bravos,
Récompensant tes tragiques travaux,
Malgré l'intrigue et son manége,
Te proclamant son favori,
Rappelle à ton cœur attendri
Nos bravos du collége.

Ce chef, qu'une perfide gloire
Entraînant partout l'univers,
Lança de victoire en victoire
Jusques au comble des revers;
Encore enfant,
Déjà savant
Dans l'art cruel qui doit troubler la terre,

Rêvant la guerre,
Dans les frimats
Nous le voyons, essayant les combats;
De ses forteresses de neige
Faire vomir des feux roulans:
Préludant ses destins sanglans
Par des jeux de collége.

Pourquoi, dans ce jour d'allégresse,
Malgré moi, faut-il, mes amis,
Qu'un souvenir, plein de tristesse,
Vienne ranimer mes ennuis!
Sensible et doux,
Vous l'aimiez tous,
L'infortuné qu'en vain ma voix appelle; *
Encor fidèle
Au rendez-vous,
Son ame plane errante autour de nous:
Le temps, hélas! qui tout allége
Est impuissant sur ma douleur,
Tout me dit qu'il manque à mon cœur
Un ami de collége.

* Achille Degouve Denuncques, l'un de nos condisciples, mort en 1820. Il avait eu, un des premiers, le projet d'une réunion annuelle des anciens élèves de M. Ruinet, et il n'a pu voir l'exécution de ce plan qu'il affectionnait.

A CASIMIR DELAVIGNE.

AIR : du Verre.

Le cep qui produit le raisin
Ici vient ranimer ma verve :
Quand on veut célébrer le vin
On rimerait malgré Minerve ;
Sur ce sujet peut-on tarir ?
De nos chants il est le plus digne :
C'est avec un nouveau plaisir
Qu'on fait l'éloge *de la vigne.*

Au Havre nous devons ses jours ;
Bientôt à Paris transplantée,
D'un cep vigoureux le secours
Protégea sa tige enchantée.
De sa culture heureux auteur,
O Ruinet, quel honneur insigne !
Amis, imitez le chanteur,
Il boit au père *de la vigne.*

Dans la Sicile, *Procida*
La rendit à jamais fameuse ;

Et dans l'Inde, le *Paria*
Plaça sa tige glorieuse :
La Grèce se ressent encor
De son influence bénigne ;
La France paie au poids de l'or
Les féconds produits *de la vigne.*

Ne pouvant, dans ce gai festin,
Prendre place, chers camarades,
Ici, pour noyer mon chagrin,
A vos santés je bois rasades.
J'aurais envié le bonheur
De me mettre avec vous en ligne ;
Ah ! quels regrets pour un buveur
De n'être pas près *de la vigne.*

De La Voipière.
Avoué, à Chartres.

RETOUR DE JEUNESSE.

AIR : Vive le vin de Ramponeau.

Que des jours de la pension
La folie
Nous rallie !
Nommons ceux qui de la raison
Voudraient se faire les champions,
Pions !

Soyons céans tous enfans,
Comme en nos jeunes ans
Faisons mainte bamboche !
Moi, je descends de grand cœur
Du haut de ma grandeur
Pour redevenir mioche.

Que des jours, etc.

Marchands, banquiers, financiers,
A la bourse oubliez
Votre sac et vos quilles !
Ah ! ne songeons un moment
Qu'au commerce innocent
Des *calots* et des billes.

Que des jours, etc.

Fuyez beaux mets, fin poisson,
Sobre, mais polisson,
Pour le jeu seul je grille;
Et, regrettant mon *sabot*,
Donnerais un turbot
Pour une *peau d'anguille*.

Que des jours, etc.

Calomniée autrefois,
Ferrule, par ma voix,
D'éloges sois comblée!
Ah! que ton cuir carressant
Durant l'hiver souvent
Nous guérit de l'onglée!

Que des jours, etc.

Des assommans rudimens
S'il faut, comme en ce temps,
Digérer maint chapitre,
On trouve aussi le roman,
Tendre délassement,
Caché sous le pupitre.

Que des jours, etc.

Si le maudit samedi
Vient remettre en crédit
L'épître et l'évangile :
Ah! dans ma main je suis prêt

A tracer le verset
Que j'attends à la file.

Que des jours, etc.

Jadis plusieurs d'entre nous
A leurs voisins, par goûts,
Dérobaient quelque chose :
Mais aujourd'hui les chippeurs
Sont greffiers, procureurs ;*
Quelle métamorphose !

Que des jours, etc.

Trop fou de la pension,
Chers amis, chez Grignon
Je pourrais vous déplaire,
Si je vous jouais le tour
D'évoquer en ce jour
Le bouilli solitaire. **

Que des jours, etc.

A ce banquet familier
Me revoir écolier
C'est un doux privilége :
Car, dans le monde où je vis,

* Avoués, pardonnez-moi ; je suis greffier !

** Ce couplet fait allusion à un joli vers classique de Casimir. Personne de nous n'a oublié

« Et l'éternel morceau d'un bouilli solitaire. »

J'ai gardé mes amis
Et mon cœur de collége.

Que des jours, etc.

Bisquant de voir Casimir
Digne, sans l'obtenir,
D'un fauteuil au Parnasse;
J'étranglerais de mes mains
Vingt académiciens,
Pour assurer sa place.

Que des jours, etc.

Intru par nous rebuté,
Auprès de la gaité
De ce repas classique,
Après s'être fourvoyé,
Comme il aura baillé
Ce bon philomatique!*

Que des jours, etc.

Ah! point de schismes céans,
Les cœurs reconnaissans

* Ce couplet a été improvisé à l'occasion d'un honnête membre de la société Philomatique, que nous prenions pour tout autre chose, qui est resté parmi nous chez Grignon, jusqu'au moment du dîner, se croyant avec les siens, tandis que ceux-ci expédiaient, dans une salle voisine, le repas auquel il était invité.

N'ont rien qui les divise :
Pour le roi de ce banquet
Tendre amour et respect,
Voilà notre devise.

Que des jours de la pension
La folie
Nous rallie;
Nommons ceux qui de la raison
Voudraient se faire les champions,
Pions!

De Belle.

AIR : Du Vaudeville final du Colonel.

Novembre, après une bien longue année,
Satisfaisant nos plus doux vœux,
Ramène enfin cette belle journée
Qui d'amis repeuple ces lieux.
Qu'ici partout la gaité brille!
Pour fêter cet heureux retour,
Boire, chanter, comme on fait en famille,
Amis, voilà l'ordre du jour.

De nos combats chanter la double gloire,
En signalant le nom de nos héros,
Ceux dont le poing décidait la victoire,
Ceux qui brillaient par de doctes travaux;
Nous rappeler nos plaisirs et nos peines,
Un beau succès ou quelque malin tour,
Et ces *pensums*, doux fruits de nos fredaines,
Amis, voilà l'ordre du jour.

Peindre à grands traits, notre espoir, notre idole,
L'auteur modeste et rempli de talens
Dont les succès illustrent notre école,
Dont Apollon semble dicter les chants;
Redire ici comment, par Melpomène
Et par Thalie adopté tour-à-tour,

Il est déjà l'honneur de notre scène,
Amis, voilà l'ordre du jour.

D'un maître aimable, ou plutôt d'un bon père
Nous retracer les utiles bienfaits,
Son esprit ferme et son doux caractère
Et l'équité qui dictait ses arrêts;
En lui peignant notre reconnaissance,
Dire combien à ce riant séjour
D'attraits nouveaux ajoute sa présence,
Amis, voilà l'ordre du jour.

Adolphe Colliez.

Troisième Réunion.

1823.

AIR : De la Ronde des faubourgs.

Un enfant,
Un enfant,
C'est charmant,
C'est amusant :
Un enfant,
Un enfant,
Rien n'est plus intéressant !

Comme l'on voit cependant
Qu'ça vient au monde en grondant,
Que ça crie à chaque dent,
Que ça souffre en les perdant :

Un enfant,
Un enfant,
N'est qu'un moment
Amusant,
Et souvent
Un enfant
Est vraiment
Un grand
Tourment.

Etre baisé par maman
Avoir gâteaux et nanan,
Et, vers janvier, tous les ans,
Etre couvert de présens :

Être enfant,
Être enfant,
C'est charmant,
C'est amusant,
Être enfant,
Être enfant,
Rien n'est plus intéressant

Il fuit ce premier moment,
Puis arrivent promptement
La bonne, le châtiment,
Et le triste rudiment!

Être enfant,
Être enfant,
Alors n'est plus amusant;
Être enfant,
Être enfant,
C'est vraiment
Un grand
Tourment.

Comme nous, heureusement,
Que l'on trouve un maître aimant,
Qui soit un ami prudent,
Un père, et non un pédant :

Être enfant,
Être enfant,
C'est charmant,
C'est amusant;
Être enfant,
Être enfant,
Rien n'est plus intéressant!

L'amour vient, il est charmant,
Il nous flatte en commençant;
Mais le petit innocent
Change bien en grandissant :

Cet enfant,
Cet enfant,
Devient un maître puissant;
Cet enfant,
Cet enfant,
Est vraiment
Notre tourment.

Ce bambin, heureusement,
A pour frère un Dieu prudent,
Aussi tendre et plus constant;
Si l'on s'en moque un moment,

Du plaisant
Cet enfant,
Malgré son chapeau bouffant,
Triomphe en

L'en coëffant :
L'hymen est un bon enfant.

Mais quand, tout en vieillissant,
Notre esprit s'en va baissant,
Notre cœur s'endurcissant,
Notre raison s'affaissant;

Être enfant,
Être enfant,
C'est un triste état vraiment :
Être enfant,
Être enfant,
C'est un fâcheux dénoûment.

Pour nous, amis, tous les ans,
Quand à nos jeux innocens
Rendus pour quelques instans,
Nous redevenons enfans :

Être enfant;
Être enfant,
C'est charmant,
C'est amusant;
Être enfant,
Être enfant,
Rien n'est plus intéressant.

Florimond d'Audiffret.

AIR ; Suzon sortait de son village.

Amis, je vais pour cette fête
Entonner un *alleluia :*
Des chansons, je vous en souhaite;
Hélas! ma muse est à *quià :*
De nos folies,
De nos saillies
J'ai célébré les plus doux souvenirs,
La douce ivresse
De la jeunesse,
Nos jeux charmans, nos travaux, nos plaisirs :
Ah! chaque année, à cette chambre,
Si de chanter il m'est prescrit,
Grand Dieu, donne moi de l'esprit
Tous les treize novembre!

Socrate trouvait sa chaumière
Trop vaste pour des amis vrais;
Sans doute, amis, ce sage austère
En pension n'alla jamais :
Ah! du collége
Doux privilége,
Fraternité s'y grave au fond du cœur :
Athène ingrate,
Pauvre Socrate,
Sur l'amitié fit naître ton erreur!

Reveillez-vous, mânes sublimes,
Et, dans le palais de Grignon,
Admirez la réunion
De cent amis intimes!

Dans quarante ans, je le désire,
Nos rangs ici seront entiers,
Je ne puis entrevoir sans rire
Ce banquet de vieux écoliers:
Branlantes têtes,
Nez à lunettes,
Dents pour mémoire et regrettant leurs sœurs;
Nobles perruques
Sur maintes nuques:
Las! nous serons plus plaisans que farceurs,
Si, graves pères de familles,
Nous craignons de nous ennuyer,
Amenons pour nous égayer
Nos garçons et nos filles.

Des vieux ans la précoce image
Ne doit pas trop vous désoler;
Auprès du mal, toujours le sage
Voit le bien pour se consoler;
Par sa prudence,
De notre enfance
Un maître, un père a dirigé l'essor:
Notre vieillesse,
Dans sa faiblesse,
Aura besoin d'un aussi cher Mentor:

Oui, parfois la vieillesse est folle,
Pour en prévenir les écarts,
Chez Casimir, heureux *vieillards*,
Nous irons à *l'école*.

O mes amis, vos commissaires
Avaient (je m'en confesse à vous)
Oublié, dans leurs circulaires,
Ce chef que nous chérissons tous :
Oubli coupable!
O maître aimable,
Grignon, sans toi, dînait seul chez Grignon.
Par ton absence,
L'ame en souffrance,
Aux estomacs eût fait baisser le ton.
De son cœur bravant la mémoire,
Quel écolier indifférent
Aurait osé, sans son régent,
Siéger au réfectoire?

De Belle.

QUELS SUJETS SONT CES RUINETS!

AIR : Des Cancans.

QUELS sujets! quels sujets!
Quels sujets sont ces *Ruinets!*
Quels sujets! quels sujets!
Ce sont de bien bons sujets!

Comme ce grand nom toujours
Résonnait dans les concours,
Tout ému chaque parent
Aimait à dire en sortant :

Quels sujets! quels sujets!
Quels sujets sont ces *Ruinets!*
Quels sujets! quels sujets!
Ce sont de fameux sujets!

Lorsque, dans chaque devoir,
Le principal pouvait voir
Solécismes peu fréquens
Et barbarismes absens :

Quels sujets! quels sujets!
Disait-il, dans ses projets!
Quels sujets! quels sujets!
Je ferai de mes *Ruinets!*

Plus d'un, qu'ici l'on peut voir,
N'a pas trompé son espoir,
Plusieurs sont, par leur renom,
Fils adoptifs d'Apollon.

Quels sujets! quels sujets!
Quels sujets sont ces *Ruinets!*
Quels sujets! quels sujets!
Ce sont de fameux sujets.

Déjà vieux par ses succès,
Casimir doit, aux Français,
A nos vieillards, sans façons,
Donner bientôt des leçons,

Quel sujet! quel sujet!
Quel sujet que ce *Ruinet!*
Quel sujet! quel sujet!
Ah! c'est un brillant sujet!

Son frère aîné, selon moi,
Ne nous endort pas, ma foi,
Quand en songe il fait chanter,
Rire, pleurer et danser. *

Quel sujet! quel sujet!
Quel sujet que ce *Ruinet!*
Quel sujet! quel sujet!
C'est un aimable sujet.

* *La Somnambule*, de Germain Delavigne.

Entraînés par le plaisir,
Courons donc tous applaudir
Du premier le beau talent,
Du second le sentiment.

Quels sujets! quels sujets!
Quels sujets sont ces *Ruinets!*
Quels sujets! quels sujets!
Ce sont de fameux sujets!

Chers amis, le verre en main!
Buvons au roi du festin :
Il est bien bon prince, mais
Il a de bien bons sujets.

Quels sujets! quels sujets!
Quels sujets que ces *Ruinets!*
Quels sujets! quels sujets!
Ce sont d'excellens sujets!

Jaquotot.

AIR : Des Deux Sœurs.

Lorsqu'aujourd'hui l'amitié nous rassemble,
Profitons bien des rapides instans;
Buvons, amis, au bonheur d'être ensemble,
Que le plaisir inspire tous nos chants.

Maître chéri, toi qui dans notre enfance
Sus captiver nos cœurs par ta bonté,
Reçois ici de la reconnaissance
Ce premier toast à ta félicité.

Buvons encore au temps de la jeunesse
Où les congés seuls remplissaient nos vœux,
Où, sans honneurs, sans or et sans maîtresse,
Nous savions vivre et nous vivions heureux.

Je l'avouerai, parfois, chers camarades,
Je maudissais et collége et verroux,
Mais j'ignorais, dans mes sombres boutades,
Combien un jour ils me sembleraient doux.

J'ai vu ce jour, en entrant dans le monde:
Adieu pour moi nos plaisirs et nos ris,
De nouveaux jeux m'appelaient à la ronde;
Mais pour m'y plaire avais-je mes amis?

J'y rencontrais mainte beauté sauvage
Qui, minaudant, me citaient leur vertu,
Mais je savais que l'homme le plus sage
Aime à parler du bien qu'il a perdu.

Un bel esprit que la mode protège
Me lit un jour des vers de sa façon,
Il m'ennuyait.... que n'étais-je au collége!
Un coup de poing m'en aurait fait raison.

On m'a souvent reproché ma paresse,
C'est bien à tort, croyez-moi, mes amis;
Je travaillais, mais, par délicatesse,
Je vous laissais remporter tous les prix.

C'était encor par le même système
Qu'à mes voisins recourant sans façon,
Lorsqu'à ma droite on me dictait mon *thême*,
L'autre voisin faisait ma *version*.

Mes bons amis, je vous en remercie,
Mais, avec vous, moi, je ne faisais qu'un;
Peines, plaisirs, au printemps de la vie,
Jusqu'aux devoirs, tout nous était commun.

A dix-huit ans, séjour de mon enfance,
Quand je quittai tes modestes lambris,
De te revoir conservant l'espérance,
Je me disais : J'y conduirai mes fils.

Flatteuse erreur de mon ame attendrie,
Bientôt hélas! a dû s'évanouir :
Ainsi l'on voit la fleur de la prairie
Se dessécher avant d'épanouir.

Ils ne sont plus ces murs où la vengeance
Traçait partout un surnom détesté,
Et le marteau, trompant notre espérance,
Ravit Poral à l'immortalité.

O mon quartier! quartier des barbarismes,
Dans tes débris, quel merveilleux accord!
Tes murs farcis de nombreux solécismes
En s'écroulant les répétaient encor.

Ils ne sont plus, ces lieux de notre gloire,
Mais ils vivront dans notre souvenir;
Et pour aller au temple de mémoire
Que leur faut-il?... un vers de Casimir.

O mon collége! au gré de notre envie,
Nous ne pourrons jamais te visiter,
Mais tous les ans l'amitié nous convie,
A ce banquet venons toujours chanter :

Lorsqu'aujourd'hui l'amitié nous rassemble,
Profitons bien des rapides instans;
Buvons, amis, au bonheur d'être ensemble,
Que le plaisir inspire tous nos chants.

Genreau.

Quatrième Réunion*.

1824.

AIR : Oui, ce bas monde est une comédie.

Tout est néant sur la machine ronde.
Voilà mon texte : il craint peu les ciseaux.
Pauvres *Ruinets!* où donc fuir en ce monde
La bande noire et ses cruels marteaux ?

Nous avons vu tomber cet édifice
Où du travail nous connûmes le prix,
Et *Saint-Louis*, amant de la *Justice*,
S'étonne encor d'en fouler les débris. **

Trop dispersés par ce triste ravage,
Du vieux manoir, le chef et les enfans
Cherchaient un port, après les jours d'orage,
Pour s'y revoir une fois tous les ans :

Grignon chez lui nous ouvre un sanctuaire,
Nous espérions le visiter long-temps;

* Cette réunion a eu lieu chez Martin, place du Châtelet, à l'enseigne du *Veau qui tète*, parce qu'à cette époque on démolissait la maison de Grignon.

** Voir le second alinéa de la note de la page première du Recueil.

Mais tout hélas ! est passager sur terre,
Colléges, rois, cités.... et restaurans.

Je vole un jour vers ses nobles cuisines,
Voulant hâter douce réunion;
Que vois-je, amis? Un monceau de ruines
Déshonorait les lieux où fut Grignon :

Mais, ô douleur! au milieu des décombres,
Je vois le chef, assis sur un moëllon,
Un crêpe noir, ombrageant ses traits sombres,
Mettait en deuil son casque de coton;

Qu'il était beau fixant d'un œil de rage
Les destructeurs des autels de Comus!
Sur les débris de cette autre Carthage,
J'ai vu pleurer ce nouveau Marius.

« Qui donc, lui dis-je, aux amis de collége
« Peut assurer un asyle opportun? »
— « Martin dit-il. » — « Eh! lequel? m'écriai-je,
« Car vous savez qu'il en est bien plus d'un. »

— « Au Châtelet. » — J'y vole : à mes yeux brille
Le Veau qui tète, emblème précieux;
En contemplant ce tableau de famille,
Moi je m'écrie : « Où peut-on être mieux? »

On voit ici, moins que sur l'autre table
Vases dorés, fleurs et cristaux brillans

Dont l'œil aimait l'ordonnance agréable,
Mais que Quétil * trouvait peu nourissans.

Comme chez lui, comme au camp poétique,
Voit deux partis disputer le terrain :
Quand on a faim, Grignon le romantique
Peut-il valoir le classique Martin ?

Enfin, amis, sans craindre la ruine,
Ce nouveau port nous réunit en paix;
Vos estomacs jugeront la cuisine,
Mais j'en suis sûr vos cœurs sont satisfaits :

Tant que leur chef présidera la fête,
Tous les *Ruincts*, sobres comme autrefois,
Dût-on dîner à vingt-deux sous par tête,
Seront encor contens comme des rois.

De Belle.

* Bon camarade et bon convive : il a conservé dans le monde les qualités du cœur et de l'estomac.

Cinquième Réunion.

1825.

ÉLOGE DES RUINETS.

AIR : Tra, la, la, la, tra, la, la, la, etc.

(*Du Polichinelle sans le savoir.*)

Les Ruinets,
Les Ruinets,
En tous lieux, ont des succès;
Les Ruinets,
Les Ruinets,
Sont tous d'excellens sujets.

Du refrain d'une chanson *
Je m'empare sans façon;
Car un refrain aussi beau,
Ne doit pas tomber dans l'eau.

Les Ruinets, etc.

* Voir la page 32 du Recueil.

Les uns, de nos rangs tirés,
Au *Commerce* sont livrés,
Et, malgré l'état, on dit
Qu'ils sont restés gens d'esprit.

Les Ruinets, etc.

Les autres, quoique *Avocats*,
De l'honneur seul faisant cas,
Quelquefois sont éloquens,
Sans rançonner leurs cliens.

Les Ruinets, etc.

D'autres, *à la Bourse* admis,
N'y font jamais de paris,
Et sont sortis dextrement
Du guêpier des *trois pour cent*.

Les Ruinets, etc.

Quelques-uns, *Docteurs* heureux,
Malgré leur art désastreux,
Constamment ne comptent pas
Leurs cliens par des trépas.

Les Ruinets, etc.

Tel, par la seule faveur
De Thalie et de sa sœur,
A l'*Institut* est entré,
Sans être duc ni titré.

Les Ruinets, etc.

Tel autre, *Avocat du Roi*,
Contre les us de l'emploi,
A fait des discours, dit-on,
Pleins de goût et de raison.

Les Ruinets, etc.

Ceux-ci, *Notaires*, souvent
Dans un scellé procédant,
O miracle! ont négligé
De garnir la cote G.

Les Ruinets, etc.

Ceux-là, rares *Magistrats*,
Au Palais ne dormant pas,
S'instruisent bien des procès,
Et ne les jugent..... qu'après.

Les Ruinets, etc.

Plusieurs, *Marchands* délicats,
Au public ne vendent pas,
Comme certaines beautés,
Du vieux pour des *nouveautés*.

Les Ruinets, etc.

D'autres, *Vitruves* nouveaux,
Nous font des quartiers si beaux,
Que, pour ne point les gâter,
Nul ne veut les habiter.

Les Ruinets, etc.

Là, dans un poste éminent,
D'autres (prodige étonnant!)
Aux finances ont porté
Et talent et probité.

Les Ruinets, etc.

Ici, dans l'antre infernal,
Où dort maint procès-verbal,
Un griffonneur de *greffier*
Ose être un bon chansonnier.

Les Ruinets, etc.

Nos camarades *Banquiers*,
Ne sont pas trop usuriers;
Et même les *Procureurs*
Ne sont pas tous des voleurs.

Les Ruinets, etc.

Les Ruinets, dans chaque état,
Figurent avec éclat;
Et, grâce aux Ruinets, je voi
De l'esprit même à l'*octroi!*

Les Ruinets, etc.

Si quelques censeurs quinteux
Nous trouvaient trop vaniteux,
Pour narguer ces médisans,
Chantons plus forts tous les ans:

Les Ruinets,
Les Ruinets,

En tous lieux ont des succès;
Les Ruinets,
Les Ruinets
Sont tous d'excellens sujets.

L. Mayet Cérengy.

JUSTIFICATION DES COMMISSAIRES.

AIR de la Légère, *ou* Moi, je flâne.

COMMISSAIRES,
Commissaires,
Le collége est en colère :
Votre affaire
N'est pas claire;
Vous ne serez plus
Élus.

Voilà, depuis quatre mois,
Ce qu'on me crie à la ronde,
Chaque fois que, dans le monde,
D'un Ruinet j'entends la voix :
« Tu recueillis nos largesses *
« Pour imprimer des flons-flons;
« Il paraît que tes promesses
« Sont encore des chansons. »

Commissaires, etc.

* A la réunion de 1824, on fit une collecte pour faire imprimer de suite les chansons des années précédentes; mais le retard de plusieurs des chansonniers à m'adresser leurs couplets, ne m'a permis de le faire que peu de temps avant la réunion de 1825, et j'ai été, par leur faute, accusé de négligence par tous nos camarades.

Ministre de vos plaisirs,
Certes, je suis responsable,
Mais, pour punir le coupable,
La loi manque à vos désirs :
Je puis, comme Épiménide,
Dormir une éternité,
En attendant votre égide
De responsabilité.

Commissaires, etc.

Peut-être, de votre argent
Tirant féconde ressource,
Je courtisais, à la Bourse,
Monseigneur le *trois pour cent.*
Non, ce jeu point ne me tente :
Étranger à tout parti,
J'ai vu convertir la rente
Et ne suis pas converti.

Commissaires, etc.

Vous aurais-je fait payer,
Spéculateur plus habile,
Un terrain à Sablonville,
Ou bien chez François-Premier ?
Non, Messieurs, je suis trop *cagne*
Pour bâtir pignon ni mur :
Mes châteaux sont en Espagne,
Où le sol est bien plus sûr !

Commissaires, etc

Il faut me justifier :
Or donc, pour que rien n'y manque,
Je viens imiter la Banque,
Et je vous paie en papier. *
Ce livret qui m'intéresse
N'a pas un destin trop doux,
Il a fait *gémir* la presse
Et vous a fait *crier* tous :

Commissaires, etc.

Les amis du pastoral
Vont me trouver girouette,
De quitter *le veau qui tète*
Pour ce moderne local ;
Mais la vie est un *passage*,
Ainsi, pour échantillon,
Visitons, dans le voyage,
Le *passage* de Grignon.

Commissaires,
Commissaires,
J'ai réparé nos affaires ;
Nos ministères,
Confrères,
Sont sauvés
Et conservés.

De Belle.

* Le Recueil de chansons qui a été distribué à la réunion.

ADIEUX A LA JEUNESSE. *

AIR du Vaudeville final de la Somnambule.

Quoi ! sous cinq ans de mariage,
Mon célibat est enterré ?
La jeunesse, hélas ! déménage,
Ingrate, moi qui l'adorai !
O mes amis, mes frères de collége !
Il a passé l'éclat de nos vingt ans ;
Sixième lustre aujourd'hui nous assiége,
Il faut sortir du banc des jeunes gens. (*ter.*)

Ce n'est plus pour nous que fleurissent
Ces jolis minois de quinze ans,
Las ! plus pour nous que s'arrondissent
Leurs fichus encore innocens :
Nos successeurs, brillans d'adolescence,
Ont seuls des droits sur ces tendres appas ;
N'en parlons plus, et même par prudence,
Ah ! s'il se peut, amis, n'y pensons pas. (*ter.*)

* Cette chanson n'a pas été faite pour la réunion, mais pour un déjeûner chez moi, où j'avais plusieurs de mes camarades contemporains, M. Ruinet et Casimir Delavigne, peu de jours après sa nomination à l'Académie : elle est insérée dans ce Recueil par suite de la demande que m'en ont faite les convives du dernier banquet.

Déjà ma rare chevelure
Sait mentir sous un blond toupet;
Quelque jour ma jambe moins sûre
S'arrondira d'un faux mollet;
Ah! bien que l'art, par des formes nouvelles,
Sache des ans déguiser les rigueurs,
Je te regrette, ô temps où, près des belles,
Mes doux sermens étaient les seuls menteurs! (*ter.*)

Le bonheur de nos ménagères,
Le soin de nos jeunes enfans,
Graves devoirs, tristes affaires,
Voilà tous nos plaisirs présens :
Jouissons-en bien vite et sans nous plaindre,
Bientôt viendra l'ennuyeuse saison
Où nos plaisirs, hélas! viendront s'éteindre
Dans le contour d'un bonnet de coton. (*ter.*)

Mais la douce reconnaissance
Pour l'appui de nos jeunes ans,
Mais, l'amitié qui, dès l'enfance,
Entre nous naquit sur les bancs;
Ces sentimens d'éternelle jeunesse,
Des biens perdus derniers consolateurs,
Sous les frimas de la triste vieillesse,
Comme à vingt ans, feront battre nos cœurs. (*ter.*)

On a vu parfois le génie
Par la faulx du Temps respecté,
Aux sons d'une fière harmonie,
Ce dieu semblait s'être arrêté.

Cher Casimir, tu crains peu ses outrages :
Comme Voltaire et comme Anacréon,
Ta muse aura des fleurs pour tous les âges,
Et le laurier est de toute saison. (*ter.*)

Souvent au trône académique,
Remplaçant le dieu de Délos,
Tout près de la palme olympique,
Morphée a glissé ses pavots :
Crains, noble ami, leur fatale influence;
Les chastes sœurs réclament des soutiens :
Quand tous les yeux sur toi s'ouvrent en France,
Fils d'Apollon, ne ferme pas les tiens,
Dans ton fauteuil ne ferme pas les tiens. (*bis.*)

De Belle.

TOUT EST AU MIEUX.

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Tout est au mieux, mes amis, dans ce monde;
Puis-je en douter? Voltaire l'a pensé.
Si quelquefois ici le mal abonde,
Par mille biens je le vois compensé.
Des plaisirs même à la fin l'on se lasse :
Après la nuit, le jour semble plus beau;
Après des vers qui pétillent de grâce, *
Je vais chanter pour faire ombre au tableau.

J'ai toujours eu l'humeur assez égale,
A la douleur je n'ai jamais songé :
Près de mon thême entrevoyant ma ~~belle~~ balle,
Près du travail je voyais le congé.
Même aujourd'hui, quand l'avenir m'effraie,
Quand le présent ne m'offre que soucis,
Je me reporte au passé qui m'égaie,
Et je retrouve et ma joie et mes ris.

* Ces couplets ne furent chantés qu'après ceux de MM. De Belle et Mayet. (*Note obligée.*)

Je suis heureux quand, effaçant mon âge,
Un rêve vient qui rétablit ces lieux
Où le bonheur nous enseigna l'usage
De l'amitié, du pain sec et des jeux.
Mais plus heureux quand le hazard m'amène
Un vieil ami, peu vu depuis long-temps,
Nous rappelons quelque antique fredaine,
Je ris, je chante, et je n'ai que quinze ans.

Je vois encor la marmite sans anse,
Où plus d'un rat, essayant de pêcher,
Fit le plongeon, et, contre l'abstinence,
A ses dépens nous força de pêcher.
Le vendredi, je vois, au réfectoire,
Fuir le bouilli devant les haricots,
Qui, sur le soir, de salves de victoire,
Du grand dortoir ébranlaient les échos.

Cher Casimir, je criais au scandale
Quand, repoussant la justice et ses lois,
Les *Immortels*, soumis à la cabale,
Ont, par trois fois, déshonoré leur choix;
Mais je disais, fidèle à mes systêmes,
Que lui ferait leur immortalité?
Ce que de gloire ils s'enlèvent eux-mêmes,
A sa couronne est autant d'ajouté.

Mes bons amis, voyez ce sage aimable,
Dont la bonté guida nos premiers ans,
Du temps, pour nous déjà si redoutable,
Braver encor les efforts impuissans.

Heureux de voir cette longue jeunesse,
De tant de biens je rends grâces aux dieux,
Et je redis, dans une douce ivresse :
Mes bons amis, *oui, tout est pour le mieux.*

Merlin. *

* La chanson *du Collége*, page 13 du Recueil, où l'on a oublié de mentionner le nom de l'auteur, est aussi de M. Merlin.

ÉLOGE DU COMMISSAIRE DES MOYENS.

AIR : Commissaire (*de Béranger*).

DIEU, quel zèle (*bis.*)
Nous inspirons à De Belle !
Mes amis, sur lui j'appelle
Le surnom
D'Anacréon.

Quand, dans un léger écrit,
L'amitié dicte sa rime ;
Le sentiment qui l'anime
Fait pétiller son esprit.
Voyez quel aimable usage
Il fait de ses doux talens,
En chantant notre jeune âge,
Il nous rend ces heureux temps.

Dieu, quel zèle! etc.

Si nous voulions l'imiter,
Nous serions sans doute en peine ;
Pour soulager notre veine,
Faisons-le toujours chanter.

Chansonnier inépuisable,
Son galoubet à la main,
Il pourrait à cette table,
Nous tenir jusqu'à demain.

Dieu, quel zèle! etc.

Des farces et des pensons, *
Si le souvenir s'efface,
A nos yeux il se retrace,
Embelli par ses chansons.
Au plus joyeux commissaire
Qui sût fixer notre choix,
Tous armés de notre verre,
Amis, buvons à la fois.

Dieu, quel zèle (*bis.*)
Nous inspirons à De Belle!
Mes amis, sur lui j'appelle
Le surnom
D'Anacréon.

Taquotot.

* Orthographe de De Belle, *voir* page 8 du Recueil.

PROCÈS JUGÉ.

AIR : Amis, voici la riante semaine.

Depuis quinze ans j'ai quitté le collége,
Mes chers amis, je me fais déjà vieux ;
J'ai donc conquis le noble privilége
De radoter comme nos bons aïeux :
Je suis aussi procureur, pauvre diable,
N'en dites rien au plaisir, qui fuirait ;
Mais, en ce jour, je viens, à l'amiable,
D'un différend vous soumettre l'arrêt (*bis*).

Celui-là dit que le temps de l'école
Est le seul temps de la félicité ;
L'autre soutient que cette idée est folle,
Et du grand monde il fait sa déité.
Vantez-nous donc, mondains, votre opulence,
Vos grands repas et tous vos vins fameux !
Chez nous le vin coulait en *abondance*,
Et la santé s'en trouvait beaucoup mieux (*bis*).

Mais souviens-toi du loup de La Fontaine,
Qui court encor sans écouter le chien ;
Pauvre écolier, tu ne sens pas ta chaîne,
Sans liberté, ton destin est le sien ;

C'est vainement que, brillant de jeunesse,
A nos vieux ans tu crois devoir pitié :
Ne nous plains pas, on vieillit sans tristesse,
Quand avec nous vieillit franche amitié (*bis*).

Holà ! Messieurs, terminons ce partage,
Et que chacun reconnaisse son tort :
Du vrai bonheur ici voyez l'image ;
Tous, sur ce point, n'êtes-vous pas d'accord ?
Oui, ce banquet rapproche la distance
Qui, jusque là séparait les deux camps,
Il réunit aux souvenirs d'enfance
La liberté, trésor des vieux enfans (*bis*).

De La Voipière.

ERRATA.

Page 3, ligne 4, « Couplets lythographiés, etc. » *lisez* : Lithographiés.

Page 15, à la fin de la chanson intitulée Le Collége, ajoutez le nom de l'auteur, M. Merlin.

Page 17, ligne 5, « Paie au poids de l'or, » *lizez* : Prise au poids de l'or.

Page 21, ligne 15 du texte, et ligne 2 de la note, « Philomatique, » *lisez* : Philomathique.

Page 40, vers 3, « Comme chez lui, » *lisez* : Comus, chez lui.

Sixième Réunion.

1826.

LES CAMARADES.

AIR : Dans ma Chaumière (*de Koulouf*).

Un camarade (*bis*)
Est nécessaire, Dieu l'a dit !
Adam d'ennui tombait malade :
Pour le guérir, le Seigneur fit
Sa camarade (*bis*).

La camarade (*bis*)
Ayant goûté d'un certain fruit,
Pour étendre chaque peuplade,
Dieu chez l'homme entretint l'esprit
De camarade (*bis*).

Sans camarade (*bis*)
Voisenon était froid et sec ;
Favart vint... grâce aux accolades,
Voisenon fut aimable... avec
Ses camarades (*bis*).

Sans camarade (*bis*)
D'un procès verrait-on la fin ?
S'il faut qu'un jour je persuade,
Je suis tranquille..... j'ai *Parquin*
Pour camarade (*bis*).

Un camarade (*bis*)
Mé dit : Baour seul est parfait !
C'est lé Phénix !..... sa gasconnade
Me fait rire..... car *Lavigne* est
Mon camarade (*bis*).

En camarade (*bis*)
Cazes * de mon hymen prit soin,
Mais, messieurs, sans fanfaronade
Pour le contrat seul j'eus besoin
D'un camarade (*bis*).

D'un camarade (*bis*)
La nature m'avait fait don ;
Et la fraternelle embrassade
D'abord me fit aimer le nom
De camarade (*bis*).

En camarade (*bis*),
Chez les Ruinets bien reçu,
Bon écolier fut peu mon grade ;
Heureux du moins s'ils m'ont connu
Bon camarade (*bis*).

* Ancien Notaire.

En camarade (*bis*)
Me traita ce maître chéri,
Indulgent pour chaque incartade;
Il vient encor s'asseoir ici
En camarade (*bis*).

Chers camarades (*bis*),
De tous nos fils qu'il soit l'ami!
Puissent, dans deux Olympiades,
Nos enfans se traiter chez lui,
En camarades (*bis*)!

Chers camarades (*bis*),
Chantons, buvons avec gaîté!
Le vin ne rend jamais malades
Ceux qui boivent à la santé
Des camarades (*bis*).

Florimond d'Audiffret.

SOUVENIRS DE COLLÉGE.

AIR : Amis, voici la riante semaine (*de Meissonnier*)

Vous souvient-il de notre heureuse enfance,
De ce bon temps que nous trouvions trop dur;
Où trop souvent, péchant par ignorance,
Nous nous plaignions d'un ciel toujours d'azur?
Il fuit, hélas! il vole avec vîtesse,
Et nous disons, sans compter ses débris :
On croit revoir les jours de sa jeunesse,
En se trouvant près de ses vieux amis.

Chers compagnons, chez qui la gaîté brille,
Si vingt printemps me rendent étranger,
Souvenez-vous que dans votre famille,
Joyeux bâtard, j'ai le droit de siéger.
Renouvelons ce pacte de tendresse,
Et répétons, chez Grignon réunis :
On croit revoir les jours de sa jeunesse,
En se trouvant près de ses vieux amis.

Deux bons vieillards, après quarante années,
Se sont revus, le temps est oublié;
Si le hasard changea leurs destinées,
Le même banc forma leur amitié.

Ces vieux enfans parlent avec ivresse
De leurs *pensums*, de leurs jeux, de leurs prix :
On croit revoir les jours de sa jeunesse
En se trouvant près de ses vieux amis.

Collége heureux, nous te devons des larmes!
Notre printemps dans ton sein s'écoulait ;
Nous y trouvions des plaisirs sans Gendarmes,
En lettres d'or la *Justice* y brillait.
Si par malheur, tu mourais de vieillesse,
Nous chanterions sur tes murs démolis :
On croit revoir les jours de sa jeunesse,
En se trouvant près de ses vieux amis.

Et ce mentor, que nous fêtons en père,
Qui parmi nous rajeunit tous les ans ;
L'hiver pour lui n'est qu'un été prospère :
Amis, de fleurs parons ses cheveux blancs.
Long-temps encor, roi de notre allégresse,
Qu'il nous répète, à ce banquet assis :
On croit revoir les jours de sa jeunesse,
En se trouvant près de ses vieux amis.

Emile Vander-Burch.

SOUVENIRS.

AIR : Mon ami, mon dieu tutélaire (*Somnambule*).

Buvons, amis, et doublons nos rasades;
Buvons au jour qui nous rassemble ainsi;
Buvons encore à nos chers camarades,
Buvons surtout à ce maître chéri
Qui tous les ans vient présider ici.
Du temps passé, franchissant la distance,
Vieux écoliers, retournons sur les bancs :
Et, rappelant les jours de notre enfance,
Par souvenir redevenons enfans.

Vous savez tous que dans notre jeune âge,
Avec honneur nous suivions tous nos cours;
Faibles de nombre et forts par le courage,
Nous combattions de pied ferme : et toujours
Comme nos noms résonnaient au concours!
Chacun de nous, dans mainte circonstance,
Aurait sans doute obtenu tous les prix,
S'il n'avait cru que, par condescendance,
Il en devait laisser à ses amis.

Pourrai-je, amis, sans quelque peu de honte,
Parler ici de ce prix de vertu,
Que notre choix décernait à Leconte,
Et qui, long-temps par Teillard débattu,
Par ce dernier fut enfin obtenu.
Pauvre vertu comme on t'avait traitée!
En quelles mains on t'avait mise là!
Mais sans retour tu fuis épouvantée,
Car tu tombais de Charybde en Scylla *.

Las! de mon temps n'était pas cette belle,
De vos festins serviteur gracieux,
Ce tendre objet des regrets de Debelle,
Dont les appas, vraiment prodigieux,
Charmaient, dit-il, et vos mains et vos yeux **.
Aucune Hébé n'ornait le réfectoire;
Notre abondance en exilait Bacchus;
Et dans Quentin, de malpropre mémoire ***,
Nul, à coup sûr, n'eût reconnu Comus.

Je vois encor d'ici ces deux tourelles
Qui dominaient notre bruyante cour,
Et ce cachot, au pied de l'une d'elles,
Où quelquefois nous allions tour à tour

* Un événement presque immédiat ayant prouvé que le lauréat n'était rien moins que sage, on supprima le prix, de peur de nouvelles méprises.

** Voir page 6 du Recueil.

*** Le Robert de la pension, dont la saleté était passée en proverbe.

Perdre un moment la lumière du jour.
Pour nous alors c'était une disgrâce :
Mais un cachot n'offre rien de honteux ;
On y mit bien et Voltaire et le Tasse,
Et leurs deux noms n'en sont pas moins fameux.

Vous souvient-il de cette salle basse,
Où chaque jour à l'envi nous piochions ?
Et de ces rats, nos compagnons de classe,
Qui, par douzaine, en bravant les *pensons* *,
En amateurs assistaient aux leçons.
Pleins, comme nous, d'une ardeur littéraire,
De nos auteurs se faisant un butin,
Ils dévoraient Virgile, Horace, Homère,
Et s'engraissaient de grec et de latin.

Mais, ô douleur ! Catastrophe fatale !
Il est tombé, malgré nos vains regrets,
Il est tombé, sous une main brutale,
Ce monument, dont les murs vieux et laids
A nos regards valaient ceux d'un palais.
Lieu toujours cher ! En vain la bande noire
Veut renverser jusqu'à ton souvenir :
Sur tes débris, les filles de mémoire
Gravent déjà le nom de Casimir.

L. Mayet-Cérengy.

* Pour l'orthographe de ce mot, écrit vulgairement *pensum*, voir les autorités, pages 8 et 56 du Recueil.

MA MODÉRATION.

AIR : Amis, voici la riante semaine.

J'AI profité de ma philosophie,
Et, traduisant Horace en action,
J'ai su me faire un sort digne d'envie
Et m'enrichir de modération.
Qu'un autre aux grands dispute.... la jaunisse,
Ou, *fin du mois*, joue honneur et vertu;
Moi, mes amis, que tout me réussisse,
Je suis content, je ne veux rien de plus.

Je sais fort bien que tout haut l'on me blâme
Au joug d'hymen de n'être pas soumis;
Mais n'est-ce pas preuve de bonté d'ame
Et de mon zèle ardent pour mes amis?
A les servir, moi, je me sacrifie:
Quand, à l'excès, ils ne sont pas bourrus
Et que leur femme est et jeune et jolie,
Je suis content, je ne veux rien de plus.

Mais ce n'est pas qu'une injuste querelle
Avec l'hymen m'ait brouillé sans retour;
Contre une aimable et gente jouvencelle
Ma liberté ne tiendrait pas un jour.

Qu'elle ait bon cœur et soit la douceur même,
N'eût-elle pas plus de cent mille écus ;
Qu'elle me plaise et sur-tout qu'elle m'aime,
Je suis content, je ne veux rien de plus.

Si quelque jour, à mon tour, étant père,
Le bonheur veut m'offrir pour mes enfans
Un maître doux à la fois et sévère,
Modeste, instruit et rempli de talens ;
Qui des vertus leur fasse aimer l'usage,
Un maître enfin, qui du maître que j'eus
Ait, de tout point, recueilli l'héritage,
Je suis content, je ne veux rien de plus.

Je ne suis pas de ces gens difficiles
Qui nulle part ne peuvent s'amuser,
Scribe, Germain, vos charmans vaudevilles,
Tableaux parfaits, savent m'intéresser.
Si Melpomène au rendez-vous m'assigne
Pour ces auteurs qu'on n'a jamais trop vus,
Le grand Corneille, ou Racine ou Lavigne,
Je suis content, je ne veux rien de plus.

Je ne tiens guère, amis, à l'existence,
Et si, parfois, je cherche à l'embellir,
C'est qu'entre nous, j'ai plus de confiance
Dans le présent, qu'au douteux avenir.
Oui, que de nous la mort ne se souvienne
Que lorsqu'ensemble elle nous aura vus
De ce banquet fêter la cinquantaine,
Je suis content, je ne veux rien de plus.

Il n'est pour moi point de palme au Parnasse,
Phébus me traite en fils déshérité,
Et ses rayons n'ont pas marqué ma place
Sur le fauteuil de *l'immortalité* *.
Palmes, fauteuil, de vous je n'ai que faire,
Et si ces vers, tant bien que mal conçus,
A mes amis un instant ont pu plaire,
Je suis content, je ne veux rien de plus.

R. Merlin.

* J'ai substitué ces quatre vers à une *gaminerie* d'écolier que je suis honteux d'avoir laissé échapper. Je fais ici amende honorable au bon goût et à mes amis.

BONHEUR DES RUINETS.

AIR : Des deux Sœurs.

Pour un Ruinet, s'il est bon camarade,
Dans quelqu'état que le destin l'ait mis,
La vie entière est une promenade
Qui le conduit toujours chez des amis.

Vous dont la bourse est déjà lourde et grosse,
Tenson, Lechat * l'enfleront de moitié :
Par eux vos fonds seront toujours en *hausse*,
Baisse est un mot proscrit chez l'amitié.

Il est encore un placement utile,
Si la truelle est chez vous en faveur ;
Que voulez-vous ? un village... une ville ?...
Un Constantin en sera fondateur **.

Toujours sur terre il est quelque mécompte,
Avec le bien arrivent les procès....
Pour visiter ou Mayet ou Leconte ***,
Chacun de nous s'en ferait faire exprès.

* Agents de change.

** Constantin, architecte, créateur des quartiers de François Ier, de la nouvelle Athènes, etc., etc.

*** Avoués de première instance.

Jusqu'en la cour qu'un plaideur nous assiege ;
Pour le combat Jaquotot * sera prêt :
Dame Thémis, protégeant son collége,
Sur l'ennemi lancera son arrêt.

Dans les contrats où Mercure préside,
Si par malheur nous éprouvons un tort,
Le fier ** Quétil ***, nous servira d'égide,
Et dès long-temps vous savez qu'il est fort.

D'un avocat le choix nous est facile,
Quand, par bonheur, nous comptons parmi nous
Le *vir probus* **** que sans doute, entre mille,
Dans le barreau nous aurions choisi tous.

L'homme étant fait de périssable étoffe,
En deuil un jour chacun doit s'habiller ;
Chagrin s'enfuit si l'on est philosophe,
Et mieux encor si l'on est héritier.

Voici venir le jour de l'inventaire,
Acte si riche en consolation,
Or, mes amis, il nous faut un notaire
Qui nous marie à la succession.

* Avoué à la Cour royale.

** Cette épithète rappelle une jolie pièce de vers, ayant pour titre *la Glissade*, ou *défi entre trois glisseurs*, faite par Casimir Delavigne au collége, et dont le *fier* Quétil était le héros.

*** Agréé au tribunal de commerce.

**** Tous nos camarades ont nommé Parquin.

O Diogène, en vain cherche ton homme !...,
Dans le choix seul le Ruinet incertain,
Nouveau Pâris, balancera la pomme
Entre Mérault et Lambert et Frémyn *.

Sans les secrets que l'alchimiste conte,
Quand aux fourneaux il demande un trésor,
Entre vos mains, Fournel, Guérin, Leconte **,
Vieux mobilier se convertit en or.

Moi, des décès j'ai quitté la boutique ***,
Mon amitié pour vous me l'ordonnait;
Je craignais trop d'avoir votre pratique,
Et de sceller un jour quelque Ruinet.

Mais loin de nous, fuyez, tristes affaires !...
Car le Ruinet sourit aux doux plaisirs :
Chez les neuf sœurs, amis, d'aimables frères,
Par leurs accens, charmeront nos loisirs.

Et grâce aux sons de cette lyre amie
Qui sut des Grecs célébrer le réveil,
L'heureux Ruinet, même à l'Académie,
Est toujours sûr de braver le sommeil.

* Notaires.

** Commissaires-priseurs.

*** La justice-de-paix du dixième arrondissement, dont j'avais l'honneur d'être greffier.

Lettres, beaux-arts, industrie et commerce
Chez les Ruinets tout me semble excellent
Depuis les chants où Casimir s'exerce
Jusqu'aux pâtés que façonna Leblant *.

A l'amitié donnons un privilége !
Dans tous les temps, Ruinets consommateurs
Pour resserrer les doux nœuds du collége,
Ayons recours aux Ruinets producteurs.

Pour les rentiers qu'ils fassent leur tournée
Chez les oisifs, et le Ruinet flaneur
Visitera, pour user sa journée,
Germain, Tiville et votre serviteur **.

Dans ses liens, nous que l'hymen engage,
Notre devoir est de multiplier :
Que des Ruinets la race se propage,
De ce beau nom créons maint héritier :

Mais pour qu'un jour un ami de leurs pères ***,
D'un maître aimé leur rende les leçons,

* Aucun de nous n'a oublié Leblant, successeur de Lesage, pâtissier, rue de la Harpe, en face du collége d'Harcourt. O pâtés de quinze sols, que de fois, au retour des promenades, nous vous avons dû des plaisirs solides et économiques !

** Bourgeois de Paris.

*** Guyet de Fernex, ancien professeur au lycée Louis-le-Grand ; maintenant chef d'institution, rue St.-Jacques, n° 282.

Recommandons à mesdames leurs mères
Que nos enfans soient toujours des garçons.

Pour un Ruinet, s'il est bon camarade,
Dans quelque rang que le destin l'ait mis,
La vie entière est une promenade
Qui le conduit toujours chez des amis.

De Belle.

LA CLOCHE DU COLLÉGE.

AIR : J'aime le son du clairon.
(*De l'Enfant du Régiment*).

On nous appelle au festin,
Din, din, din, j'entends la cloche;
Que de la table on s'approche,
Accourez à ce bruit argentin :
Accourez, din, din,
A ce bruit, din, din,
Accourez à ce bruit argentin.

Au collége ainsi la clochette,
Jadis annonçait le repas,
Mais quand elle eût été muette,
L'estomac ne l'oubliait pas.
Cloche toujours chérie,
Je t'entends! et je vois
Cette main aguerrie,
Qui te sonna cent fois.
On nous appelle au festin, etc.

Chacun de nous fermait l'oreille,
Dès le matin, lorsqu'à grand bruit,
Cette cloche qui toujours veille,
Sans pitié, nous chassait du lit.

J'ai vu, je me rappelle,
Du toît plus d'un jet d'eau,
Du sonneur trop fidèle,
Inonder le chapeau.
On nous appelle au festin, etc.

Aux jeux, quand guidait la clochette,
Vîte on laissait le rudiment :
Mais, sonnait-elle la retraite,
On le reprenait lentement.
Comme en ce temps prospère,
Pour un banquet d'amis,
La cloche messagère,
Nous a tous réunis.
On nous appelle au festin, etc.

De nos vieux soldats en retraite
Le noble cœur vibre toujours
Aux fiers accents de la trompette,
Aux sons belliqueux des tambours.
Ainsi, cloche sonore,
Tes sons moins familiers
Font tressaillir encore
Tous ces vieux écoliers.
On nous appelle au festin, etc.

Pour t'obéir, cloche légère,
Puissions nous être encore enfans,
Mais le temps, sonneur plus sévère,
Sans pitié nous compte les ans,

Chaque jour qu'il nous marque
Chantons joyeux refrain,
Jusqu'à l'heure où la parque
Sonnera le tocsin.

On nous appelle au festin,
Din, din, din, j'entends la cloche;
Que de la table on s'approche,
Accourez à ce bruit argentin:
Accourez, din, din,
A ce bruit, din, din,
Accourez à ce bruit argentin.

De la Voipière.

TOUT N'EST PAS POUR LE MIEUX *.

AIR : Du Château de mon Oncle.

DIEUX!
Que je trouve ennuyeux
Un optimiste joyeux,
Qui, riant
Et chantant,
Veut plier tout
A son goût;
Et dont les yeux
Radieux,
En dépit des malheureux,
En tous lieux,
Sous les cieux,
Voient toujours tout pour le mieux.

Pour moi, pauvre hère,
J'ai vu, sur la terre,
Les soucis,
Les ennuis,
Sur ma tête réunis :

* Genreau n'étant pas à la réunion de 1825, ne connaissait pas la chanson de Merlin, ayant pour titre : *Tout est au mieux;* depuis qu'il l'a lue, il est converti.

D'abord la méthode,
Long-temps à la mode,
D'inculquer les talens
Causa mes premiers tourmens.
Pour exciter mes progrès,
La férule vint après
Sur mes doigts,
Mainte fois,
De ma mémoire, aux abois,
Par son généreux renfort,
Ranimer le triste effort :
Elle eut tort,
Car enfin
Elle y perdit son latin.

Bucoliques,
Géorgiques,
D'un classique
Œuvres antiques,
Que la clique
Scholastique
Vante à tous propos ;
Chants lyriques,
Didactiques,
Vos beautés antithétiques
Sont, hélas ! soporifiques
Auprès des marmots.

Pauvre Didon ! tes malheurs,
Du moins, excitaient mes pleurs;

Ton ardeur,
Ta douleur
M'indignaient contre un trompeur ;
Mais j'appris depuis ce temps,
Et ce fut à mes dépens,
Que ton sexe, en amour,
Venge Didon chaque jour.

Captivant mon ame,
D'abord noble dame
Sut charmer,
Enflammer
Mon cœur, qui brûlait d'aimer :
Las ! cette princesse
N'éprouvait d'ivresse
Qu'à citer,
A vanter
Ses aïeux,
Ses bisaïeux :
Pour moi, pauvre plébéïen,
Il n'était pas de moyen
D'éluder,
D'éviter
L'histoire du plus ancien ;
Et nos propos amoureux,
Ne roulaient que sur ces preux,
Demi-dieux
Ennuyeux,
Malgré leurs faits glorieux.

Isabelle,
Peu cruelle,
Mais aussitôt infidèle,
Me harcèle,
M'ensorcèle,
Et comble mes vœux;
Ma jeunesse,
Ma tendresse,
Oui, pour moi tout l'intéresse....
O détresse!
La traitresse
Faisait six heureux!!!
Dégouté de ces amours,
Qui finirent en dix jours,
Pour toujours,
A ce dieu,
De bon cœur, je dis adieu,
Et je regrettai l'instant
Où, d'un cœur indifférent,
Je bravais,
Fort en paix,
Et Jeannette et ses attraits *.

Ici que Debelle
A vos cœurs rappelle
Dans ses chants,
Si piquans,

* Quel ingrat aurait oublié la douce Jeannette dont le teint rappelait le coloris de l'écrévisse?

Les jeux de nos premiers ans,
Le sabot, l'anguille,
La balle et la bille;
A ces jeux
De morveux,
Je trouvais
Fort peu d'attraits :
Par un sort malencontreux,
A chacun d'eux
Malheureux,
Je jouais
Sans succès,
Car, tous les jours, je perdais;
Du gain
L'espoir incertain
Pour moi toujours était vain,
Et *calant*,
Fort souvent,
Je *ratais*, *même en poignant*.

La reconnaissance
Doit, de notre enfance,
Célébrer aujourd'hui
Et le mentor et l'ami;
Il fut un bon père :
Mais, sans lui déplaire,
Des Porals le troupeau
Formait une ombre au tableau.
Enfin, puis-je être content
Quand je sais qu'en ce moment

Chez Grignon réunis,
M'attendent tous mes amis ;
Exilé loin de ces lieux,
Je n'ai pour eux
Que des vœux
Et je dis : sous les cieux,
Jamais tout n'est pour le mieux.

Genreau.

ERRATA.

Page 44, ligne 24, au lieu de *plus forts*; lisez *plus fort.*

Page 49, ligne 10, au lieu de *banc*; lisez *ban.*

Page 50, ligne 14, au lieu de *bientôt*; lisez *trop tôt.*

Même page, ligne 23, au lieu de *frimas*; lisez *frimats.*

Page 52, ligne 13, l'Imprimeur, Français et Troubadour, a prêté à Merlin des idées érotiques avant le temps, aussi, au lieu de *ma belle*; lisez *ma batte.*

Page 57, ligne 8, après *plaisir,* supprimez la virgule.

Septième Réunion.

1827.

LE COLLÉGE EST ENCORE LA.

AIR : Du Maçon.

Jeune écolier en huit cent quatre,
J'étais encor dans les récens ;
Maintenant, s'il fallait combattre,
Je serais dans les vétérans.
Plus de vacances en septembre ;
Mais, sitôt qu'arrive novembre,
Quittant mon rôle de papa,
Mon enfance } *bis.*
Recommence :
Le collége est encor là ! (*ter.*)

J'allais rêvant, c'est ma manière,
A *nescio quid nugarum*,
Quand je cherche en vain sur la pierre :
Collegium Justitianum !

S'ils tombent sous la bande noire
Ces murs couverts d'encre et de gloire,
Comus ici les releva.
Gai convive, } *bis.*
Quand j'arrive, }
Le collége est toujours là. (*ter.*)

Joyeux amis, francs camarades,
Au réfectoire vous viendrez,
Sans craindre les faces maussades
De Poral, de Caussin, d'Huré;
Mais vous trouverez ce bon père,
Professeur docte, ami sincère,
Que toujours mon cœur honora;
Où doit être } *bis.*
Ce bon maître, }
Le collége est toujours là. (*ter.*)

Pauvre écolier qui, dans le monde,
A de beaux dehors s'est fié,
Trouve souvent ruse profonde
Sous le masque de l'amitié.
Camarades, si ce mécompte
Vous advient, loin d'en avoir honte,
Dites, quand ce jour reviendra :
Amitié franche, } *bis.*
Pour ta revanche, }
Le collége est toujours là. (*ter.*)

Étrangers à la politique,
Nous ne connaissons, dieu merci,
Ni la fougueuse polémique,
Ni l'injustice de parti.
Et quoiqu'on sente en cette salle
Un goût de truffe électorale,
Nul au scrutin ne passera;
Sans élire, } *bis.*
L'on peut rire :
Le *collége* n'est plus là. (*ter.*)

Ce vieillard à tête grisonne,
Et de qui la faulx sans pitié,
Au hasard, chaque jour moissonne
Les arts, les talens, l'amitié,
Décimera notre jeunesse;
Si du moins sa rigueur nous laisse
Notre président, il dira
En lui-même : } *bis.*
Tant qu'on m'aime :
Le collége est toujours là. (*ter.*)

CHOEUR.

Il dira lui-même :
Tant qu'on m'aime,
Le collége est toujours là.

Florimond d'Audiffret.

LE COLLÉGE ET LE MONDE,

Chansonnette à mes Compagnons d'étude.

AIR : Rondeau du Hussard de Felsheim.

TEMPS heureux, tu n'es plus que dans nos pensées !
Chaque jour qui fuit t'éloigne de nous ;
Mes amis, pleurons tous
Nos erreurs passées,
Et, le verre en main, rions encor comme des fous,
Au gai, rendez-vous
Rions encor comme des fous.

Déjà, dans ce temps, nous aimions la gloire,
Et de longs combats donnaient la victoire ;
Mais jamais le sang n'était répandu :
Les vainqueurs jouaient au cheval fondu. (*bis.*)
Temps heureux, etc.

Pour nous faire aimer le néologisme,
Un *pensum* payait certain barbarisme ;
Hélas ! maintenant, il en coûte plus
Pour avoir noirci du papier-jésus (*bis.*)
Temps heureux, etc.

Nos repas joyeux voyaient, par prudence,
A flots mesurés, couler l'abondance;
L'Aï pétillant nous séduit bien mieux,
En nous menaçant de mourir goutteux. (*bis.*)

Temps heureux, etc.

Jamais de Soissons la fève elliptique
Ne nous procurait d'embarras gastrique;
Mais jamais aussi le cabaretier
Ne nous présentait la carte à payer. (*bis.*)

Temps heureux, etc.

Nous avions alors un ministre sage,
Qui de pardonner fit apprentissage;
Qui, juste et clément par vocation,
Ignorait le mot destitution. (*bis.*)

Temps heureux, etc.

Parfois, sous des feux de boulets de neige,
D'un mur ou d'un banc nous faisions le siége;
Et nos généraux, pour de l'or promis,
Ne trahissaient pas les drapeaux amis. (*bis.*)

Temps heureux, etc.

Le cerceau roulant, la corde élastique,
Selon la saison, étaient en pratique;
C'était un plaisir physique et moral.....
On s'amuse mieux au Palais-Royal.

Temps heureux, tu n'es plus que dans nos pensées !
Chaque jour qui fuit t'éloigne de nous ;
Mes amis, pleurons tous
Nos erreurs passées,
Et, le verre en main, rions encor comme des fous,
Au gai rendez-vous,
Rions encor comme des fous.

Emile Vander-Burch.

RÉUNION DE 1827.

AIR : De Lantara.

Sur les sables de l'espérance,
Depuis un an, bâtissant maint château,
Je me traçais, heureux d'avance,
De ce banquet le plus riant tableau.
Quand l'heure, enfin, si long-temps attendue,
Des vieux amis sonne le rendez-vous,
Le sort jaloux m'a mis en retenue :
Mes amis, je suis loin de vous.

Grace aux muses, grace à l'étude,
De mon exil je brave les loisirs ;
Elles peuplent ma solitude
De leurs héros et de mes souvenirs ;
Quand mon esprit de nuages trop sombres
Voile à mes yeux du ciel l'azur si doux,
De l'horison pour dissiper les ombres,
Mes bons amis, je pense à vous.

Lorsque je vois de la richesse
L'or s'épurer au creuset de l'honneur,

Quand je distingue la noblesse
Aux talens seuls demandant sa splendeur;
A double main lorsque ma main pressée
De l'amitié reçoit l'appel si doux,
Mon cœur s'émeut, et soudain ma pensée
Me reporte, amis, près de vous.

Quand Phèdre, Andromaque, Athalie
Touchent mon ame et font couler mes pleurs;
Par son miroir lorsque Thalie
Me force à rire et corrige mes mœurs;
Quand de Rollin chaque mot, chaque ligne
Me peint un maître aussi savant que doux:
Bon Ruinet, immortel Delavigne,
Je me crois encor près de vous.

Colliez, Mayet, Genreaux, De Belle,
Chantres joyeux de nos plaisirs passés,
Votre galoubet me rappelle
Des jours heureux tristement remplacés.
Dans vos couplets je rapprends à sourire,
Je m'y revois au milieu de vous tous;
Mais, las! aux miens que je viens de relire,
Je sens que je suis loin de vous.

Je le confesse, amis, je tremble
De voir nos rangs tous les ans s'éclaircir;
Quand nous sommes si bien ensemble,
Ensemble aussi ne pourrions-nous partir?

Pauvre Huré *, bon fils, ami solide,
Si l'amitié que nous nous portons tous
Contre la mort pouvait être une égide,
Tu serais encor près de nous.

R. Merlin.

* Mon voisin et mon ami, enlevé en 1827, par une fièvre cérébrale.

POLITIQUE DE COLLÉGE.

AIR : A soixante ans on ne doit pas remettre.

La pension avait sa politique,
C'était, amis un état absolu :
Nous, par bonheur, sous sa loi despotique,
Un roi si bon jadis nous est échu,
Qu'avant son droit, nos cœurs l'auraient élu.
Son lieutenant, d'un mérite fort mince,
Agent félon, le tenace Poral,
Nous flétrissait de son joug infernal :
Plaignons, amis, plaignons un si bon prince
D'avoir souffert ce ministre fatal.

Des députés de notre ancien collége
La chambre ici s'assemble tous les ans;
Les plus ventrus dans le centre ont pris siége;
Mais c'est un droit qu'ils ne doivent qu'au tems,
Car ce sont tous ventres indépendans.
De tous côtés règne union parfaite;
Tous les discours se riment en chansons,
Et, de nos voix aimant toujours les sons,
Le président n'agite sa sonnette
Que lorsqu'il veut appeler les garçons.

De vos agens le compte de finance
Est à l'abri de l'opposition;
Grignon perçoit et fait notre dépense,
Puis vous ici, par consommation,
Vous opérez la liquidation.
De nos calculs ne raillez pas le code,
Il est, amis, un plus grave budget
Où, profitant d'un chapitre secret,
La rédacteur, amphytrion commode,
Glissa souvent les dépens d'un banquet.

Ici, tantôt, plusieurs de vous, mes frères,
Ont du service accusé la lenteur:
Oseriez-vous blâmer vos commissaires,
Lorsque chacun, comme un tiède électeur,
Se fait inscrire avec si peu d'ardeur?
A votre aspect, troupe retardataire,
Quand de nouveau Grignon doit combiner
L'œuvre qu'hier il a cru terminer,
Voulez-vous donc que, Sgricci culinaire,
Il improvise en une heure..... un dîner?

De Belle.

LE GOUVERNEMENT DU COLLÉGE,

OU

LE MAUVAIS MINISTÈRE.

AIR : Il était un Roi d'Yvetot.

Le collége était un État
Dont Ruinet fut le prince;
Il régissait, doux potentat,
Sa petite province;
Et pour sceptre du meilleur goût,
Il portait un passe-partout
Partout;
Mais maintenant, ah! ah! ah! ah!
Gouverne-t-on avec cela,
La, la.

Un tricorne un peu roturier
Était son diadème,
Son trône était au grand quartier,
Il régnait par lui-même.
Ferme au poste dès le matin,

Pour code il avait un bouquin
Latin ;
Mais maintenant, ah ! ah ! ah ! ah !
Gouverne-t-on avec cela,
La, la.

Il choisit le fameux Poral
Pour son premier ministre ;
Il ne lui trouvait point d'égal,
Pourtant c'était un cuistre.
En vain on s'écriait bien haut :
Amis, faisons, sur ce maraud,
Haro ;
Il bravait tout : ah ! ah ! ah ! ah !
Quel grand ministre il avait là,
La, la.

Sa femme dressait le budget,
Dispensait les semaines,
Et souvent nous les retranchait,
Pour punir nos fredaines ;
Mais du trésor aucune loi
N'obligeait à compter au roi
L'emploi.
Heureux ministre, ah ! ah ! ah ! ah !
Heureux état que celui-là,
La, la.

Il avait d'autres conseillers :
Dieux ! quel triste cortége ! ! !

Sept ans sous ces vils estafiers,
J'ai maudit le collége.
Pour les chasser, combien de vœux!
Nous eussions été fort heureux
Sans eux.
Mais de tels gens, ah! ah! ah! ah!
Ne partent pas comme cela,
La, la.

Enfin, Ruinet, certain beau jour,
Déposa la couronne;
Il a conservé notre amour,
Notre cœur est son trône;
On le voit encor tous les ans
Au milieu de tous ses enfans,
Chantans
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon prince nous avions là,
La, la.

De La Voipière

Huitième Réunion.

1828.

LES ÉCOLIERS.

AIR :

Dans sa vaniteuse manie
Chacun veut se licencier :
Pierre *professe* une industrie;
Lucas *professe* son métier;
Crépin, l'art de faire un soulier;
Laissant les maîtres fourmiller,
Moi, je veux rester *écolier*. (*bis.*)

Dans ce beau siècle de lumière
Les cours ne sont plus que des jeux :
Un seul jour pour l'abécédaire,
Pour l'écriture, un jour ou deux;
Les martinets n'ont plus de nœuds :
Enfin le plus heureux métier,
Mes amis, c'est d'être *écolier*.

Virgile est écolier d'Homère,
Lucain écolier après lui;
Parny, l'écolier de Voltaire,
N'est plus... l'Amour, pleurant Parny,
Ferma son école; aujourd'hui,
De Germain, Scribe et Désaugiers
Contentons-nous d'être *écoliers*.

Rosine encor dans l'innocence
Aime Lindor, gai bachelier;
Lindor devient une excellence,
Et, prenant l'esprit du métier,
Près de Suzon va l'oublier :
Rosine à l'époux chevalier
Préférait l'amant *écolier*.

Abailard, fier de tout connaître,
Menait sa classe avec vigueur;
D'Héloïse devenu maître,
Il n'est plus maître de son cœur,
Et perd son bonnet de docteur...
Héloïse en son bachelier
Ne trouve plus qu'un *écolier*.

Saint-Preux de la belle Julie
Terminant l'éducation,
Lui montre la philosophie
Et puis l'art de faire un garçon,
Joignant l'exemple à la leçon :

Le professeur dans ce métier
Travaillait comme un *écolier*.

Paul, vieux séducteur émérite,
Songe enfin à se marier;
Il a fait choix de Marguerite,
L'innocence de son quartier.
Trois mois il la fait surveiller;
A quatre, embrassant son premier,
Il voit qu'il n'est qu'un *écolier*.

Un jour, la semaine passée,
Rôdant vers six heures trois quarts,
Je vois une école annoncée,
C'était l'École des Vieillards:
On accourait de toutes parts;
Avec moi Paris tout entier
Semblait heureux d'être *écolier*.

Frères d'ignorante doctrine,
Lancastriens, grands professeurs,
Pour guider la gent enfantine
Vous vous croyez tous des docteurs;
Pour savoir captiver leurs cœurs,
Du bon Ruinet, en ce métier,
Maître, devenez *écolier*.

Amis, venons tous à l'école
Jamais de chemin buissonnier!

Du commissaire une parole
Doit tous les ans nous rallier;
Si quelqu'un vient à l'oublier,
Je vote, en maître de quartier,
Un *pensum* à cet *écolier*.

Cent bons points aux bons camarades
Groupés près de leur professeur!
Pour boire à sa santé rasades
Ici se laisse de grand cœur
Diriger certain *Directeur*,
Heureux que huit lustres entiers
Le laissent dans les *écoliers*.

Florimond d'Audiffret.

A LA SANTÉ DES RUINETS!

AIR de Richard.

Et tic et toc, et tin, tin, tin,
Amis, le verre en main,
Par un bachique refrain
Terminons ce gai festin! } *bis.*

Dignement à cette table
Notre estomac redoutable
Vient de célébrer Comus;
Il est temps, chers camarades,
Par de fréquentes rasades,
De fêter aussi Bacchus.

Et tic et toc, et tin, tin, tin, etc.

Le bon vin nous fortifie,
Il embellit notre vie,
Il rend l'homme égal aux dieux,
Il allume le génie,
Et c'est la seule ambroisie
Qu'Hébé verse dans les cieux.

Et tic et toc, et tin, tin, tin, etc.

Buvez, menteurs politiques,
Intrigans diplomatiques
Dont l'art n'est que fausseté!
Buvez, faiseurs de gazettes,
Courtisans, Gascons, poètes,
Vous direz la vérité!

Et tic et toc, et tin, tin, tin, etc.

Buvez, froids auteurs comiques!
Buvez, boursoufflés tragiques!
Buvez, pédans dont on rit!
Buvez, gens à mélodrames!
Buvez, fabricans de drames!
Le vin donne de l'esprit.

Et tic et toc, et tin, tin, tin, etc.

Gloire aux habitans de Beaune!
Parfois dans le monde on prône
Contre eux un dicton malin;
Mais en vain on les décrie,
Messieurs de l'Académie
Ne feraient jamais leur vin.

Et tic et toc, et tin, tin, tin, etc.

Qu'un proverbe assez caustique
A la Champagne s'applique,
Que nous importe ce point!

Ce sont de vaines sornettes;
Si les Champenois sont bêtes,
Le vin qu'ils font ne l'est point.

Et tic et toc, et tin, tin, tin, etc.

Fêtons ce flacon aimable,
Dont le bouchon indomptable
Vient de voler au plafond;
Pour vanter le premier verre,
Amis, que devons-nous faire?
Il faut en boire un second.

Et tic et toc, et tin, tin, tin, etc.

Mes amis, si quelque belle
A vous se montre rebelle,
Versez-lui cette liqueur;
La femme la plus honnête,
Quand elle a perdu la tête,
Ne sait plus garder son cœur.

Et tic et toc, et tin, tin, tin, etc.

En vain la triste sagesse
Craint les suites de l'ivresse,
De sa terreur, moi, je ris;
Si mes yeux deviennent troubles,
J'y gagne, car je vois doubles
Les rangs de mes bons amis.

Et tic et toc, et tin, tin, tin, etc.

Des souvenirs de collége
Grace à l'heureux privilége,
Ici, pour quelques instans,
Du temps bravant la puissance,
Avec nos amis d'enfance
Nous redevenons enfans.

Et tic et toc, et tin, tin, tin, etc.

Qu'au plaisir, à la tendresse,
Un toast joyeux s'adresse,
Buvons, j'y suis de moitié;
Mais, en fussions-nous malades,
Doublons encor nos rasades
Pour boire à notre amitié.

Et tic et toc, et tin, tin, tin, etc.

Portons, par un dernier verre,
La santé de ce bon père
Qui, rajeuni tous les ans,
Vient, comblant notre espérance,
Animer par sa présence
Le banquet de ses enfans!

Et tic et toc, et tin, tin, tin,
Amis, le verre en main,
Par un bachique refrain
Terminons ce gai festin!

L. Mayet-Cérenyy.

UN RÊVE,

OU

La Métamorphose.

AIR de Préville et Taconnet.

Toute la nuit j'ai rêvé du collége;
Cette nuit-là je n'étais pas Anglais *.
Or, les rêveurs ont un grand privilége;
De la nature ils troublent les décrets,
Et de ce droit bien largement j'usais.
Nous n'étions plus, amis, de jeunes drilles:
Subitement toute la pension
Changeait de sexe, et, dans ma vision,
Nous devenions écolières gentilles....
Le tout, messieurs, sans opération.

Que nous étions aimables, mais frivoles!
Qu'ai-je entendu? la grivoise chanson....

* Voir ci-après la chanson des Rêves d'un Anglais, page 110.

On nous trouvait des vierges un peu folles;
Car, entre nous, j'en fais confession,
Il nous restait quelque peu du garçon.
Papa Ruinet était notre matrone
Qui, nous voyant pécher comme cela,
Bien doucement y mettait le holà;
Aussi chacun, en la voyant si bonne,
Disait qu'amour avait passé par là.

Qu'était Poral? une vieille mégère
Sur nos vertus veillant sévèrement:
Nous trouvait-on la tête un peu légère,
Sa main, fidèle au vieil enseignement,
Beaucoup plus bas plaçait le châtiment;
Victoire, Agathe, étaient, en récompense,
Maîtres gentils qui, fuyant les vieux us,
Mais très-experts *in naturalibus* *,
Nous enseignaient une douce science
Qui n'était pas dans notre prospectus.

Grande Parquin, éloquente et modeste,
Par vos discours vous captiviez les cœurs;
La Florimond, à la grâce du geste
Savait unir des accens enchanteurs.
Blonde Mayet, quels chants doux et flatteurs!

* Sous-entendu *rebus*. Traduisez : *sur l'Histoire naturelle.*

Lavigne * était coquette et paresseuse,
De la Quétil on citait les beaux bras,
La forte taille et les gros estomacs;
Pour les romans la Merlin dédaigneuse
Aux vieux bouquins trouvait bien plus d'appas.

Moi, mes amis, j'étais une novice....
Le sommeil fuit, mon songe disparaît;
Tendre, et pourtant moins bête que Narcisse,
Je suis encore épris du tendre objet
Qui dans ce rêve en mon nom figurait.
Las! c'en est fait, adieu nos lis, nos roses!
Barbe renaît, favoris sont présens;
Mais, j'en conviens, dans ces prompts changemens,
En retrouvant de précieuses choses
Nous regrettions des articles charmans.

De Belle.

* Il n'est pas besoin de dire qu'il s'agit ici de Germain Delavigne, la dernière qualification ne peut laisser aucun doute.

LES RÊVES D'UN ANGLAIS *.

AIR : Un soir accablé de tristesse (Romagnesi).

GODDAM ! Goddam ! le nuit dernière,
Quel joli rêv' je havais fait !
Sur le plac' de grêv' d'Angleterre
La bourcautte elle me pendait :
J'éprouvais plus de jouissance
Qu'au temps de mes premiers hamours,
Je dansais en haut du potence...
Que ne peut-on rêver toujours ! (*ter.*)

Grand Dieu ! dans ton miséricorde,
Rends-moi donc ce songe enchanteur !
Le réveil a coupé le corde
D'où dépendait tout mon bonheur.

* Cette chanson, qui n'a aucun rapport à la Réunion, est placée ici pour complaire à mes camarades, qui en ont demandé l'impression.

Le sommeil fuit, le plaisir ratte,
Mon haleine a repris son cours;
Au cou je n'ai que mon cravatte:
(*tristement.*)
Que ne peut-on rêver toujours!

Une autre fois, dans une autr' rêve,
Sous le Tamise je me noyais:
Un matelot plonge et m'enlève
Au doux instant où j'étouffais;
Me croyant mort, sur mon teint hâve,
Au *Spledget* *, pour dernier secours,
On m'étend auprès d'un cadave...
(*amoroso.*)
Que ne peut-on rêver toujours!

J'avais dans le nuit de la veille
Rêvé un song' qui me charmait;
J' m'avais mis dans l' tuyau d' l'oreille
Le canulle d'un pistolet.
En lâchant le p'tit' manivelle,
Le balle il avait pris son cours;
Je voyais sauter mon cervelle...
(*allegro.*)
Que ne peut-on rêver toujours!

* Lieu où l'on dépose les morts (Voyez *Han d'Islandl'e* de M. Victor Hugo).

Le jour que ma vie elle est pâle!
Mais la nuit que je suis heureux!
En dormant j'ai souvent le râle;
Ah! Morphée il me traite au mieux.
Que je sois sur un lit de sangle,
Ou sur un fait pour lé hamours,
Toujours je suffoque ou j'étrangle...
Que ne peut-on rêver toujours!

De Belle.

SOUVENIRS D'UN VIEILLARD*.

Couplets que chantera en 1890 un Ruinet grand-père à son petit-fils sur le point d'entrer au collége.

AIR : A soixante ans on ne doit pas remettre.

QUATRE-VINGTS ans ont suivi la journée
Où, comme toi, j'entrais en pension;
Ah! mon enfant, l'heureuse destinée
Me fit trouver, en cette occasion,
De tout Paris la meilleure maison.
Dans ce séjour, entouré de cent frères,
Et bien certain pourtant que mon papa
N'avait pas fait cette famille-là,
Je me croyais sous le toit de mes pères:
On ne voit plus de ces collèges-là.

* Genreau, la veille de la Réunion, m'avait communiqué l'idée de cette chanson, qu'il regrettait de ne pas avoir mise en œuvre; j'ai essayé de le faire presque à l'impromptu, et il y paraît : je laisse ces couplets, qui devaient être anonymes, tels qu'ils ont été chantés au banquet.

Que sur nos bancs on recueillait de gloire!
Chaque concours savait la publier;
Pour les Ruinets alors quelle victoire!
J'entendais dire à notre cuisinier
Que nous faisions renchérir le laurier.
Des réglemens nous suivions tant le code,
Qu'un vieux Poral, enfant de Loyola,
Malgré son goût, jamais ne rencontra
L'occasion d'appliquer.... sa méthode:
On ne fait plus de ces écoliers-là.

De notre chef le zèle était sans borne,
Dans chaque élève il voyait son enfant;
Sous ce chapeau qu'ornait la triple corne
Que la nature avait mis de talent!
Sous le bonnet quel docteur en a tant!
Ce cher mentor, vieux dans notre jeune âge,
A notre tour, quand le temps nous marqua,
De rajeunir un beau jour s'avisa;
L'excellent homme était sorcier, je gage:
On ne voit plus de ces bons maîtres-là.

A certain jour, tous les ans, le collége
Se rassemblait chez un nommé..... Grignon.
Quand les débris de ce joyeux cortége
Tentent encor cette réunion,
La goutte, hélas! me cloue à la maison;
Mais, de mon temps, ce jour-là quelle ivresse!

Quelles chansons ! quels vins et quel gala !
Amitié franche animait tout cela ;
Le bon Ruinet en pleurait de tendresse :
On ne fait plus de ces gais repas-là.

Tu dois connaître un peu ton Delavigne ;
Plus tard, ami, tu le sauras par cœur :
Ah ! mon cher fils, pour nous, honneur insigne !
Notre collége eut jadis le bonheur
De façonner ce noble et cher auteur !
Près de Racine et Molière... et le reste,
Là-haut peut-être il est placé déjà,
Mais ici-bas autant qu'eux il vivra ;
Ce Casimir, mon cher, était modeste :
On ne voit plus de ces poètes-là.

De Belle.

ENCORE PORAL ET JEANNETTE!

AIR : Mon ami ! mon dieu tutélaire.

J'ALLAIS encor* vous parler de Jeannette,
J'allais encor revenir sur Poral,
Mais cette fois ma langue plus discrète
Épargnera ce triste original
Des chiens de cour prototype infernal :
S'il a marqué son passage au collége
Par les *pensums* qu'il fallait lui fournir
Et les ennuis qu'il nous a fait souffrir,
De nos souhaits la vengeance l'assiége;
Nos vœux sur lui semblent s'appesantir.

Le temps n'est plus où, tendrement sévère,
Il punissait notre malignité,
Car à ses yeux chaque faute légère
Lui présageait notre perversité;
Mais cinq cents vers nous rendaient la bonté.
A ses rigueurs ne mettant point de trève,
Pour un regard, un sourire, un seul mot,
Il spéculait sur le moindre grimaud,

* Les premiers couplets font allusion à une autre plaisanterie faite sur les mêmes personnages, et qui devait être chantés en 1822.

Et maudissait tout bas le bon élève
Qu'il ne pouvait jamais prendre en défaut.

Cruel effet du progrès des lumières!
Les écoliers travaillent, m'a-t-on dit;
Point de *pensums :* Poral chez les fruitières
Ne pouvait plus obtenir de crédit,
Mais chaque jour doublait son appétit.
Abandonnant aussitôt le collège
Où quarante ans, en véritable intrus,
Il outragea la raison et Phébus,
Pour s'élever il monte... sur un siége,
Et le voilà cocher d'une omnibus!

Il lui fallut délaisser la férule;
Un fouet piquant la remplace soudain,
Et les chevaux qu'aisément il stimule
Avec ardeur répondant à sa main,
Rapidement dévorent le chemin.
De la grandeur, lui, cède au prompt délire;
Éclaboussant l'ignoble piéton,
Comme un cocher d'une bonne maison,
Dans son orgueil il s'étonne et s'admire:
Ce fut ainsi que partit Phaéton.

Il atteignait le but de la carrière,
De la Bastille il touchait les abords,
Lorsque du coffre une voix en colère
Crie: Arrêtez, arrêtez donc, je sors!
Pour arrêter il fait de vains efforts;

Si près du port! ô cruelle disgrâce!
L'un des coursiers deux fois tombe, et Poral
Est entraîné par le maudit cheval:
Sans connaissance il roule avec Pégase,
Pégase et lui vont droit à l'hôpital.

Qui donc criait? Qui donc? c'était Jeannette
Qui, pour cinq sous parcourant tout Paris,
A reculons, en personne discrète,
Voulait descendre auprès de son logis;
Mais, quelque part, ses jupons s'étaient pris:
N'écoutant rien dans son impatience,
On put la voir dans le simple appareil
D'une beauté qu'on arrache au sommeil:
Chaste Jeannette, en cette circonstance
Tu n'as donc pu rien cacher au soleil!

Vous souriez, mais de ma chansonnette
Je le comprends, le sujet est usé;
Laissons en paix et Poral et Jeannette:
Il en est temps, déjà je l'ai pensé;
D'en rire ici je n'ai point abusé,
Si, partageant le zèle qui m'anime,
De quelques francs faisant la charité,
Pour les venger de ma malignité,
Nous leur prouvons par un don unanime
Qu'ici l'on trouve et malice et bonté.

Adressée à Genreau par un habitant d'Eure-et-Loir.

Neuvième Réunion.

1829.

LES QUARANTE ANS.

Air du Premier pas.

Vers quarante ans,
Lorsque j'étais en classe,
Je n'osais pas aventurer mes plans;
Mais, sans regrets, au bout de cet espace,
Gaîment je dis, en regardant ma trace :
J'ai quarante ans.

A quarante ans,
De ma paisible aurore
Le calme fuit; de mon heureux printems
J'ai vu pâlir le brillant météore;
Mais des beaux jours le soleil luit encore
A quarante ans.

A quarante ans,
De la crédule enfance
Si l'on n'a plus les prompts épanchemens,
Pour compenser la douce confiance,
Le ciel du moins nous donne l'indulgence,
A quarante ans.

A quarante ans,
De la vive folie
Si les grelots paraissent trop bruyans,
La gaîté reste et l'hymen qui nous lie,
Dans nos enfans renouvelle la vie,
A quarante ans.

A quarante ans
Je prêtais pour cortège
Un front chagrin, cœur sec et cheveux blancs;
Mais j'ai gardé, par un doux privilége,
Et mes cheveux et mon cœur de collége,
A quarante ans.

A quarante ans,
Que la jeunesse ingrate
N'insulte pas les Ruinets vétérans :
En amitié, le chevron toujours flatte;
Heureux sont ceux de qui l'amitié date
De quarante ans.

A quarante ans,
De l'urne populaire,
Mon nom jamais n'ira grossir les flancs :
Triste jury, je fuis ton front sévère ;
Mais, pour dîner, élis-moi, Commissaire,
A quarante ans.

A quarante ans,
Quoique la tempérance,
Balance en main, règle tous nos penchans,
On peut encor boire aux amis d'enfance,
Au guide aimé de notre adolescence,
A quarante ans.

Dans quarante ans
Qu'à ce dîner classique,
A nos côtés se pressent nos enfans,
Et que, pour tous, un président unique
Répète encor notre refrain bachique
Dans quarante ans.

Florimond d'Audiffret

AUX RUINETS.

(Bourges, 21 novembre 1829.)

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.

Quand novembre, pour vous, ramène
Le jour d'un banquet favori,
Moi, loin des rives de la Seine,
Je visite l'ancien Berry;
Mais, en dépit de la distance,
Je vous adresse mes couplets;
Car, mes amis, malgré l'absence,
A vous de loin comme de près !

Dans mon exil, l'ame obsédée
De n'être pas de ce banquet,
J'y veux du moins siéger d'idée,
Si je n'y puis siéger de fait.
Aussi me traçai-je d'avance
Le tableau de votre dîné;
Je vais l'esquisser en substance :
Vous verrez si j'ai deviné.

D'abord, une foule empressée
S'assied à table au grand salon;
Et je reconnais, en pensée,
Les mets apprêtés par Grignon.
Chacun, d'une dent affamée,
Les savoure avec volupté;
Mais je n'en ai que la fumée,
Vous avez la réalité.

Beaux d'un souvenir historique
Au centre on voit les haricots :
L'aspect seul de ce plat classique
Fait éclater mille bravos.
Dans les rangs en pompe il circule,
Et disparaît en peu d'instans,
Vengé d'un dédain ridicule
Par des ventres reconnaissans.

Aux lois du collége infidèle,
L'amitié, confondant les rangs,
Près du chef place pêle-mêle
Jeunes, modernes, vétérans;
Puis viennent douces causeries
De ces écoliers, vieux amis,
Redisant leurs espièglerie,
Leurs jeux, leurs pensums et leurs prix.

Écoutez! quel flatteur murmure
Salue un nom que son talent,

Dans la haute magistrature,
Vient d'élever au premier rang.
Gaston! * un accord unanime
Applaudit à ce juste choix;
Car, pour toi, la publique estime
Du Prince a devancé la voix.

Lors, un ancien, prenant son verre,
Et de Champagne l'emplissant,
Se lève et dit : « A notre père,
A notre digne président! »
De faire chorus on s'empresse,
Et chacun, d'un cœur attendri,
En trinquant, porte avec ivresse
La santé d'un maître chéri.

J'entends les refrains de De Belle,
De vous vivement applaudis,
Toujours de plus belle en plus belle,
Mériter les honneurs du *bis*.
Genreau, Florimond **, à la ronde
Vous charment de leurs chants joyeux,
Et Germain, malgré tout le monde,
N'est, comme avant, qu'un paresseux.

* D'Audiffret, nommé président de chambre à la cour des comptes.

** On conçoit que la mesure du vers ne me permet de nommer qu'une partie de nos camarades chansonniers.

Quand est bu le nectar d'Afrique,
Dans les groupes, quel brouhaha!
On parle ici de politique,
Et là de l'Opéra-Buffa.
Casimir, d'un nouvel ouvrage,
Lit quelques tirades *à-parte*,
Et, plus loin, maint joueur peu sage
Perd son argent à l'écarté.

Ainsi, par la vaine apparence
D'un plaisir qui m'était promis,
Je trompais l'ennui de l'absence;
Je croyais revoir mes amis.
De me réveiller quel dommage!
Je n'en reconnais que plus fort
La vérité de cet adage:
Que les absens ont toujours tort.

L. Mayet-Cerengy.

LE CHANT.

AIR des Deux Sœurs.

Chantons, amis, avant que la vieillesse
De notre voix ait flétri les accens;
Le souvenir de nos chants d'allégresse,
Écho joyeux, charmera nos vieux ans.

Mais quand le temps marque déjà nos têtes,
Collége, hélas! ne chantons plus tes jours!
On rit, amis, de ces vieilles coquettes
Parlant encor de leurs jeunes amours.
Chantons, etc.

Quand des humains la voix reconnaissante
Voulut prier et célébrer les dieux,
Le chant saisit la parole impuissante,
Et la prière a volé jusqu'aux cieux.
Chantons, etc.

Les chants de guerre ont créé la victoire;
Les fils de Mars chantaient aux anciens jours :
Le même luth qu'avait suivi la gloire,
Par ses doux sons, attirait les amours.

Chantons, etc.

De chants heureux retentit ton empire,
Fils de Sémèle, ô dieu consolateur!
Et la bacchante, en son brûlant délire,
Chancèle, tombe et chante son vainqueur.

Chantons, etc.

Anacréon, jeune sous un grand âge,
Savait tromper les amours et le tems;
Quand il chantait, Bathyle, en son visage
Comme en son cœur, retrouvait le printems.

Chantons, etc.

O ménestrels! à la lyre sonore
Vos tendres chants se mariaient toujours;
Vous n'êtes plus, mais le cœur vibre encore
Aux vieux refrains des galans troubadours.

Chantons, etc.

C'est par des chants que le peuple fidèle
Peint son amour sous un prince chéri :
Henri chantait : « Charmante Gabrielle! »
Et les Français chantaient tous : « Viv' Henri! »

Chantons, etc.

Femmes, vos chants font naître douces flammes,
Il faut pleurer, il faut rire avec eux;
Et votre voix pénètre dans nos ames
Comme l'espoir au cœur des malheureux.

Chantons, etc.

Sans le secours des accords d'Ausonie,
Nos chants ici seront à l'unisson :
N'est-on pas sûr de trouver l'harmonie
Quand l'amitié fait jaillir la chanson ?

Chantons, amis, avant que la vieillesse
De notre voix ait flétri les accens ;
Le souvenir de nos chants d'allégresse,
Écho joyeux, charmera nos vieux ans.

De Belle.

LE DROLE N'EST PAS MORT,

à De Belle, qui me reprochait mon silence de l'an dernier.

(Chartres, 15 novembre 1829.)

AIR : De Partie carrée.

Es-tu défunt? me demandait De Belle.
Eh non, ma foi, je me porte assez bien :
Pour le prouver, qu'on me donne une belle,
Une bouteille et mon pain quotidien;
Superbement vois donc comme ma tête,
Près d'un tendron, se lève sans effort;
Mon vieil ami, ton erreur est complète,
Le drôle n'est pas mort.

Ainsi jadis, au temps de notre enfance,
Quand du sommeil nous goûtions le repos,
La cloche alors, résonnant en cadence,
Du grand dortoir ébranlait les échos;
Souvent, feignant un sommeil léthargique,
Poral du lit nous tirait sur le bord,
Et s'écriait, de sa voix si classique :
Le drôle n'est pas mort.

Ce bon De Belle, ami de la fillette,
De ses exploits peut faire ici l'aveu;
S'il se trouvait muet près de Jeannette,
Près d'Amélie, il était plein de feu;
Il soupirait pour la grande Victoire,
Et fort souvent, dans un bouillant transport.
Elle disait : Si j'en crois son histoire,
Le drôle n'est pas mort.

A vous, amis, combien je porte envie!
Loin du banquet, au milieu de la nuit,
J'entends vos chants; votre joyeuse vie
A retenti jusque dans mon réduit:
Je vois vos bras s'allonger, se confondre;
Puis en trinquant, par un heureux accord,
Chacun de vous au voisin peut répondre:
Le drôle n'est pas mort.

De Lavoipière.

M
1962
R33

Recueil de couplets chantés
par les anciens élèves du
Collège de justice

Music

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY